

# COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR  
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,  
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

AUTOMNE 1928

CAHIER XVII

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIES PAR  
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,  
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LAROCHE

CAHIER XVII

AUTOMNE 1928

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD

**KRAUS REPRINT**

A Division of

**KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED**

Nendeln/Liechtenstein

1969

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

Printed in Germany

# SOMMAIRE

\* \* \*

*LETTRE DU PRESTRE JEHAN A L'EMPEREUR DE ROME*

TEXTE ÉTABLI PAR LOUIS CHEVASSON

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION D'ANDRÉ MALRAUX

VALERY LARBAUD

*UNE NONNAIN*

FEDERICO GARCIA LORCA

*LE MARTYRE DE SAINTE EULALIE*

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR JULES SUPERVIELLE

LIAM O'FLAHERTY

*L'AVIRON*

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR VALERY LARBAUD

RUDOLF KASSNER

*LA CHIMÈRE*

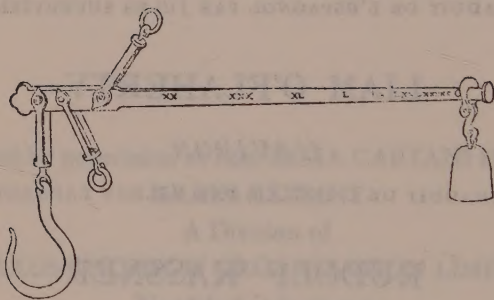
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR B. GROETHUYSEN ET J. PAULHAN

MARCEL JOUHANDEAU

*LA BOSCO*

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 2.900 EXEMPLAIRES  
DONT 100 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN  
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 100, 300 EXEMPLAIRES  
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 101 A 400,  
ET 2.500 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS  
DE 401 A 2900.

N<sup>o</sup> 2111



LETTRE DU PRESTRE JEHAN  
A L'EMPEREUR DE ROME

ANNEE 1492





Anonymes, sans origine connue, les diverses « Lettres du Prestre-Jehan à l'empereur de Rome » semblent, ainsi que certaines parties des « Herberies », avoir surtout satisfait l'imagination populaire, et appartenir à cette littérature qui prête à un personnage imaginaire la possession du royaume de Féerie. Aucune des connaissances acquises par les grands voyageurs qui avaient pénétré en Asie : Rubruquis ou Plan-Carpin, ne figure ici ; le Prestre-Jehan est à la fois l'un des princes turcs nestoriens, le négus d'Abyssinie, et l'un des émirs légendaires qui vivaient au delà de la route de la soie ; il est le prince qui écrivit au roi Saint Louis pour lui proposer une action commune contre les musulmans (et dont la lettre, faute d'interprète, ne fut traduite qu'au <sup>xx</sup>e siècle — il faudra faire un jour l'histoire des êtres et des objets perdus dont l'arrivée eût peut-être changé le monde —) et un roi débonnaire entouré de centaures sarrasins, saoul de viandes et louant Dieu. Il est proprement, ici, le personnage autour de qui s'est créé le mythe de l'Asie tel qu'il exista au <sup>xiii</sup>e siècle ; et, né des légendes, des Croisades et des premiers grands voyages, il est mort de la découverte de l'Amérique, tué par l'Eldorado.

ANDRÉ MALRAUX





*Prestre Jehan, par la grâce de Dieu, roi entre les rois chrétiens, mande salut et amitiés à Fédri, l'empereur de Rome. Nous vous faisons savoir qu'il nous a été plusieurs fois raconté et dit que vous désirez moult assavoir de nos gens, de nos convenances, de notre terre et de nos choses, et vous voulons bien que vous sachiez que nous adorons le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui sont trois personnes et un Dieu seulement, et ainsi le croyons-nous certainement. C'est pourquoi nous vous demandons de nous faire assavoir par vos lettres la manière de votre gent et de votre terre ; et nous vous faisons assavoir notre manière et notre loi. Et s'il vous plaît d'avoir aucune chose que nous puissions trouver en notre terre et que vous n'ayiez mie, faites-nous le assavoir, et nous vous l'enverrons volontiers et de bon cœur. Et s'il vous plaisait de venir en notre terre, bienvenu seriez-vous ; et nous vous ferions sénéchal de notre*

*cour. Et sachez que nous avons la plus haute couronne et la plus riche terre qui soient en tout le monde ; comme d'or et d'argent, et de bonnes pierres précieuses et de forte fermeté ; de forts châteaux, de fortes cités ; et sachez bien que LXIJ rois sont dessous notre juridiction et dessous notre couronne, qui sont bons chrétiens en la loi Jésus-Christ, notre Père établi. Et nous avons aussi d'autres rois qui ne sont pas chrétiens ; mais ils sont bien à notre commandement. Les pauvres qui sont en notre terre, même étrangers ou mauvais, nous les soutenons de nos aumônes pour l'amour de Dieu, si bien qu'ils ont assez pour vivre. Et sachez vraiment que nous avons fait vœu de visiter et secourir le sépulcre de Notre-Seigneur qui est en Jérusalem le plus tôt que nous pourrons, et toute la terre promise (s'il plaît à Dieu) où Dieu reçut mort et passion pour nous des peines d'enfer. Et sachez que nous irons couronnement, à grand'armée et à grand'compagnie de barons, pour adorer la vraie croix Jésus-Christ. Et sachez vraiment que nous élèverons la sainte loi de Dieu et des chrétiens et détruirons la loi des ennemis Jésus-Christ.*

*Et nous vous faisons assavoir qu'en notre pouvoir sont IIJ Yndes : Ynde mineure, Ynde moyenne, Ynde majeure où le corps monseigneur Saint Thomas repose ; et en celle-là sommes-nous demeurant, et elle est distincte des autres Yndes.*

*Après trouve-t-on Babilone la déserte, de la tour qui est appelée la tour de Babel, et l'autre partie d'Ynde s'étend au-delà vers le septentrion. Abondante elle est de pain et de chair et de vin, et de toutes viandes dont on peut parler pour réjouir le corps d'un homme ; et elle nous appartient. Et nous vous faisons aussi assavoir qu'en notre terre naissent les olifants et autres manières de bêtes que vous n'avez mie, qui sont appelées niorictore, madarche, thodomaine, dromadaire, camel blanc, loup blanc, qui prennent les cires et les raves sauvages, et lions de IIJ manières : noir, roux, gotté de taches diverses ; et ils sont grands comme des buffles. Et nous avons aussi : buffles sauvages d'autres couleurs, et beaucoup d'autres bêtes que vous n'avez mie, nous a-t-on dit ; nous avons des oiseaux sans griffes, de si grande vertu qu'ils portent bien I bœuf tout vif,*



*et ces manières de bêtes ne sortent pas des déserts, car elles y trouvent à manger. Et nous avons aussi d'autres oiseaux qu'on appelle alérions : ceux-là ont seigneurie sur tous les oiseaux du monde. Leur couleur est semblable au feu ; leurs ailes sont tranchantes comme rasoirs ; leurs petits sont plus grands qu'un aigle, et en tout le monde il n'y en a qu'une paire.*

*Et nous avons appris comment ils naissent ; dont nous vous faisons assavoir que quand la paire a vécu XL ans, lors font deux œufs et les couvent l'espace de XL jours ; et, quand les XL jours sont passés, ils éclosent et font II poussins. Quant le père et la mère les voient, ils s'enfuient au plus vite ; et les autres oiseaux de la contrée les accompagnent jusqu'à la mer. Ils s'y plongent et s'y noient et les autres oiseaux s'en retournent à leur aire et aux poussins ; et ils les gardent et nourrissent XL jours. Lorsque les poussins sont drus, ils s'envolent, et les autres oiseaux les abandonnent et ensuite se séparent les alérions. Et nous vous faisons assavoir que nous avons une autre manière de bêtes qui ont nom tygres, et qui sont plus petits que les*

olifants et qui dévorent beaucoup d'autres bêtes. Et nous vous faisons assavoir qu'en une partie d'Ynde déserte avons-nous hommes cornus, et autres gens qui n'ont qu'un œil, et gens qui ont yeux et devant et derrière; et ceux-là s'appellent Saniturri et Sénofali Tygrosopes. En l'autre partie du désert avons-nous hommes qui vivent de chair crue, tant d'hommes que de bêtes; et sachez qu'ils ne respectent pas la mort; et quand un des leurs meurt, ils le mangent, et disent que c'est la meilleure chair qui soit; et les noms de ces gens sont Got et Magot, et Anich, Achérives, Parpho, Ténépi, Gaugamate, Agri-modi. Alexandre, le grand roi de Machidoine, enferma toutes ces générations et beaucoup d'autres entre les II grands monts de Gos et de Magos, en Aquiloine, où nous avons LXIJ châteaux où nous tenons grandes garnisons, avec I roi qui est pour nous contre ces gens en une cité appelée Orionde. Et ces générations ne sont pas d'Ysraël, mais sont de Gos et de Magos. Et quand nous voulons les mettre en bataille, nous les y mettons bien; et quand nous nous voulons venger de nos ennemis, ils les mangent tous, si bien qu'il n'en



*reste point; et, quand ils les ont dévorés, nous les renvoyons en leurs contrées, où nous les avons pris; car, si nous les laissions entre nous, ils dévoreraient nos gens et nos bêtes, sachez-le bien. Et ces mêmes générations resteront là jusqu'au temps où devront finir les siècles, temps de l'Antechrist, et lors s'épandront sur toutes terres; et sachez que ce sont les générations dont le prophète prophétisa. A cause de leurs abominations, ils ne viendront pas au jour du jugement; car notre Sire leur enverra le feu ardent du ciel, qui tous les arderra; ainsi seront-ils supprimés, et leur cendre même ne demeurera sous le vent. Après nous vous disons qu'en une partie du désert près de la mer sablonneuse il y a une manière de gens qui ont le pied rond comme chameaux, et la rondesse des pieds a IIJ contes de tour; et ils sont à notre commandement. Cependant ils ne sont mie gens d'armes, mais ils sont bons laboureurs de terres; et nul ne peut entrer en leurs terres, fors nous, qui en gardons les entrées et les issues; c'est pourquoi nous en avons tribut chaque an. Et dans l'autre partie du désert est une terre qu'on appelle Femmonie, en laquelle*

nul homme ne peut vivre I seul an; et cette terre est fort grande, car elle dure L journées en longueur et autant en largeur; et en cette terre il y a IIJ reines, sans compter les autres dames qui tiennent leurs villes et leurs châteaux. Dont nous vous faisons assavoir que quand ces dames veulent chevaucher sur leurs ennemis, elles mènent bien C mil dames à cheval et à armes, plus celles qui s'occupent de harnois et de viandes.

Après, nous vous faisons assavoir que notre terre est environnée d'un fleuve qu'on appelle Syson, qui vient de Paradis; et il est si grand qu'on ne peut le passer qu'en nef; et outre ce fleuve, est une terre Pinçonie, et en cette terre habitent des gens qui sont grands comme enfants de VI ou VIJ ans, et ont des chevaux petits comme moutons, et sont chrétiens; et nul ne leur fait guerre ni mal, sauf une manière d'oiseaux qui viennent chaque année sur eux quand ils doivent moissonner ou vendanger. Le roi vient alors contre ces oiseaux en bataille, et les oiseaux ne veulent pas s'en aller avant qu'ils aient fait grand'mortalité de cette génération; et

*cette pestilence leur est donnée par Notre Seigneur, pour les péchés que firent leurs ancêtres.*

*Après nous vous faisons assavoir que là, près de nous, il y a Sarrasins qui sont hommes en avant de la ceinture, et chevaux par-dessous ; et près d'eux sont hommes sauvages qui ne sortent jamais des déserts, car il ne plaît à Dieu, mais gisent sous les arbres à serpents ; et ils combattent les sagittaires, et les sagittaires les combattent. Et nous faisons prendre à nos hommes ces hommes sauvages par artifice ; et nous les faisons garder en notre cour pour l'instruction des gens étrangers. Et nous avons une manière de bêtes qui s'appellent unicornes, qui ont une corne dans le front ; il y en a de III couleurs : rouges, blanches et noires. Mais les blanches sont plus fortes que les autres, car elles combattent les lions. Et le lion l'occit par une manière que je vous dirai : quand la bataille doit être, le lion va contre un arbre fort et grand, et quand l'unicorne le croit fêrir, il s'esquive ; et l'unicorne plante sa corne dans l'arbre, si bien qu'il ne la peut avoir ni retirer, et le lion l'occit, mais elle lui, partout où il n'y a pas d'arbre. Et aussi*

sont près de nous géants qui en l'ancien temps avaient peut-être L coudées de haut ; ils n'en ont plus que XL ; mais ils ne peuvent sortir des déserts sinon par nous, et sont à notre vouloir toutes les fois qu'il nous plaît. Nous avons encore une autre manière d'oiseaux qui a nom phénix, et sachez qu'il est beaucoup plus beau que les autres, et sa plume ne peut se consumer ni s'altérer. Et aucun autre oiseau ne le peut prendre, sauf le faucon. Nous avons donc bien des bêtes et des oiseaux que vous n'avez mie, s'il en est comme on nous l'a dit. Et nous vous faisons savoir que l'une de nos Yndes est si nette qu'il n'y a ni ver ni serpent ; il y court un fleuve qui est appelé Ydoines ; et il se sépare en VIJ ruisseaux qui courent par les contrées d'Ynde, et les gens de la contrée y trouvent plusieurs pierres précieuses, comme émeraudes, safirs, jaspes, calidoines, cassidoines, carboucles, onicles, topasses, rubins, jacinte, grisolites, bérides, sardoines et beaucoup d'autres pierres fort bonnes. Et sachez vraiment que contre notre palais croît une herbe qu'on appelle permanable ; celui qui en porte la racine sur soi peut cacher le diable, et le faire

*voir, parler et dire à sa volonté; et pour ce, les diables n'osent y habiter. Et nous vous faisons assavoir que nous avons une terre où croît le poivre, et on le coupe chaque année; et toute la terre où est le poivre est pleine de serpents; mais quand le poivre est mûr sur les arbres, qui sont durs et épais et bien ramés, les paysans du pays mettent le feu et le bois brûle, et le poivre tombe à terre; et les serpents s'enfuient devant le feu; mais ceux qui brûlent le bois environ les occient. Ainsi sont supprimés les serpents, et quand le feu est éteint, les paysans apportent fourches et râtaux, et font grands monceaux de poivre; puis le ventilent au vent, puis le trempent dans l'huile pour ôter le venin des serpents.*

*Et sachez que quand nous entrons en notre cité, nous faisons porter devant nous I vaisseau plein de terre, pour que nous ayons toujours en remembrance que de terre sommes et en terre reviendrons; par quoi il nous est démontré d'être humble. Et faisons encore porter devant nous I autre vaisseau d'argent qui est plein d'or, pour que ceux qui le voient sachent notre seigneurie, et que je suis le plus grand roi de Gos et de Magos*



*jusqu'en Occident. Et sachez que nul n'ose mentir en la cité de Monseigneur Saint Thomas, qui tantôt ne meure de malemort, et nul devant nous n'ose mentir, car si quelqu'un mentait et que nous le sussions, nous le témoignerions à faux et déloyal. Et nul n'ose commettre adultère ni péché de luxure autour de nous ; car celui qui est pris en adultère nous l'ardons sans demeurance ; car Dieu établit le mariage de telle manière que chacun, ayant sa femme, ne péchât point avec l'autre.*

*Après nous vous faisons assavoir que nous visitons chaque an le corps de Monseigneur Saint Daniel, le benoît prophète, et nous menons avec nous **X** mil chevaliers et **IJ** mil arbalétriers simples, et **C** châteaux faits sur olifants, en telle manière que **IV** olifants portent **I** château ; et sachons que nous allons en telle manière guerroyer pour nous défendre des serpents et des lions, et des dragons qui ont **VIJ** têtes sur **I** corps ; et des autres males bêtes qui sont dans les déserts de Babylone. Il faut aller **XV** jours par le désert avant de trouver Babylone la déserte ; mais nous trouvons beaucoup de venaisons, comme cerfs, et porcs rouges comme*

sang ; et il y a un oiseau qui a nom phénicon, meilleur à manger que tout autre chair, et de Babylone jusqu'à la fin des déserts il y a XL lieues en I tenant, ce que nous savons bien par notre gent qui va là de VIJ ans en VIJ ans. Et sachez bien qu'au désert sont les meilleures fontaines et les meilleurs fleuves qui soient au monde ; et au delà des déserts sont les Grecs, desquels nous recevons le tribut de VIJ ans en VIJ ans par nos hommes. Et sachez que si les géants avaient le sens de batailler, ils pourraient combattre tout le monde ; mais notre Seigneur leur a donné tel don qu'ils ne font que travailler, pour ce que leurs ancêtres voulurent abattre le ciel par la tour que fonda Babel, qui était leur sire ; mais nous en avons plusieurs en notre pouvoir, qui sont bien liés à bonnes chaînes de fer, et les gens les viennent regarder comme des bêtes sauvages. Devant notre palais est une place, où nous nous tenons quand nous voulons voir les jouvenceaux jouer et batailler. Ce palais est fait d'une pierre appelée onichinon (1), et de cette pierre sont faits tous les piliers qui sont en cette place,

(1) Onyx.

*pour que les jouvenceaux aient le cœur plus sûr et plus hardi. Et la chambre où nous reposons est ornée d'or et de pierres précieuses, et une lampe brûle en notre chambre de nuit, pleine de baume. Et en l'autre palais où nous tenons notre cour, en brûle une autre qui rend moult bonne odeur, et le lit où nous reposons est plein de saphirs pour que nous ayons la vertu de chasteté. Et pourtant nous avons de belles femmes; mais nous ne reposons avec elles que IIJ mois par an, en espérance d'engendrer. Et IIJ mil hommes mangent chaque jour en notre cour — sans les trépassants — et la maîtresse table sur laquelle nous mangeons est d'émeraude et repose sur trois piliers d'améthyste, et la vertu de cette pierre est telle que nul ne peut être ivre en mangeant. Et nous avons devant notre palais un miroir d'argent clair qui est très beau, et le voient bien les gens, de nuit et de jour, même à VIJ jours de la cité. Et il convient d'y monter par C et XLVIJ degrés, et une partie des degrés est faite de pierres précieuses, et la seconde partie est faite de jaspes, de sardoines, et la troisième partie de porphyres, de serpentines et d'embalastres; et au*

*haut de ces degrés est un pilier fort et haut, et sur ce pilier est une grande colombe, et sur eette colombe repose un grand chapiteau, et sur le chapiteau reposent XXXIJ colombes, et sur ces colombes reposent IIJ chapiteaux, et sur ces chapiteaux reposent LXIV petites colombes, et sur ces colombes repose I chapiteau, et sur ce chapiteau reposent XXXII colombes très petites, sur lesquelles sont VIIJ chapiteaux; et sur ces chapiteaux repose la souveraine colombe, sur laquelle le miroir est assis par engin (que nul ne connaît fors celui qui l'établit) et ceux qui montent aperçoivent bien et voient comment les colombes reposent et le chapiteau; et sachez que nul n'y ose monter avant d'en avoir reçu notre congé; et XX chevaliers le gardent de jour et XXX de nuit. Et sachez qu'à notre cour sont gens de toutes terres, qui nous font assavoir la manière de leur pays; et les François nous disent bonnes nouvelles de l' pape de Rome, notre ami et notre frère en Jésus-Christ. Et sachez que je suis appelé Prestre Jehan parce que je dois avoir humilité comme prestre, et parce que prestre est la plus haute personne qui soit, que Jésus-Christ fut prestre et*

clerc ; et ceux qui gardent nos châteaux sont évêques et rois ; et sachez que nous avons la couronne de l'empire par héritage. Après nous vous disons que nous avons I autre palais qui n'est pas si grand que celui dont nous vous avons parlé ; dont je vous dis qu'une voix d'homme vint à mon père, avant que je ne fusse né, qui lui dit : « Fais I palais pour ton enfant qui est à venir ; car il sera le plus grand roi chrétien ; et ce palais aura telle vertu de Dieu que si aucun y entre ayant faim, il sera aussi rempli que s'il avait mangé aussitôt. » Ainsi fut parlé à mon père, et quand mon père s'éveilla il fut moult ébahi de la voix qu'il avait ouïe, et commanda que le palais fût commencé et que les ouvriers y fussent mis ; et il fut travaillé par dehors de cristal, et par dedans de pierres précieuses travaillées d'or, et dessus travaillées de saphirs en samblance de ciel et de topazes en manière d'étoiles, et le pavement de cristal. Et il n'y a ni pertuis ni fenêtres, car on y voit assez par les escarboucles et les pierres précieuses qui y sont. Et nous tenons cour en notre palais les jours de Noël, de Pâques, de l'Assomption et de la Nativité, et de l'Ascension ; et tous



*ces jours portons-nous hautement couronne, pour la  
hautesse du jour ; et disons bien, et faisons bien, et fai-  
sons prédication au peuple, et nous en allons le soir ;  
et quand nous en allons sommes rempli de très bonnes  
odeurs, et sommes aussi saoul que si nous avions assez  
mangé de bonnes viandes. Et sachez que nous vous avons  
raconté une partie des merveilles de notre terre et de  
notre cour ; ce sachiez bien pour vérité ; cil vous garde  
qui vit et règne et régnera sans fin. Amen.*

## *PRESTRE JEHAN*

adapté par LOUIS CHEVASSON.

## UNE NONNAIN



## I

Ce mot : nonnain, est aujourd'hui hors de l'usage parce qu'il ne correspond plus à rien dans la réalité sociale de notre époque : il y a beaucoup moins de couvents ; il n'y a probablement plus de pères de famille capables d'y enfermer leurs filles en surnombre ou rebelles à leurs volontés ; et on dit qu'il y a moins de vocations, que le recrutement devient de plus en plus difficile. Et si la sentence de Vaugelas : « La parole n'est pas seulement une image de la pensée, mais la chose même » est vraie, « nonnain » subsiste à l'état verbal, et demeure parmi nous comme un gentil fantôme.

## 2

Pourtant nous avons connu, il y a bien des années,

une jeune religieuse à qui aurait pu s'appliquer très justement ce mot. Il suffisait de la voir, — allure vive, mouvements gracieux, très féminins sous le noir de sa robe, la figure fraîche et riante, avec l'espèce d'innocence nette et d'enfance que donne aux jeunes visages l'invisibilité des cheveux ; la pure et simple petite figure, ronde et rose, entre la guimpe blanche et la cornette blanche, — pour songer presque aussitôt à ce joli vieux mot du vocabulaire de La Fontaine. Spontanément on la surnommait, en secret : la Nonnain.

Elle appartenait à un petit Ordre, local ou régional, de religieuses gardes-malades, et son couvent, situé sur le pourtour d'une ville de six mille habitants, était une grande et vieille bâtisse bourgeoise, avec chapelle, jardin et potager, le tout compris entre des murs qu'on avait surélevés mais que dépassaient quelques cimes d'arbres. C'était là que les deux médecins du canton allaient, ou envoyaient, chercher les infirmières qu'ils voulaient placer auprès de leurs clients. Selon la règle de l'Ordre, cette assistance ne devait jamais être refusée, et elle était gratuite ; mais le couvent accep-



tait les dons que lui faisaient les malades ou leurs familles, et ainsi la bourgeoisie de la petite ville, et les châteaux, fournissaient à l'institution les moyens de subsister et de venir en aide aux indigents.

Sœur Pamphile était la plus jeune des religieuses qui, sous l'autorité de la Supérieure, constituaient le personnel du couvent ; elle avait, à cette époque, vingt-cinq ou vingt-six ans ; les autres, — une dizaine, — avaient plus de quarante et plus de cinquante ans. Mais Sœur Pamphile s'aimait si exclusivement, — après Dieu, bien entendu, — et vivait si droitement et franchement pour elle-même, — et, bien entendu, pour son salut, — et si peu pour les autres, ne songeant à elles que lorsqu'elles étaient là, devant elle, lui parlant ou la regardant ; si solidement et profondément enfermée dans sa jeunesse, que la maturité ou la vieillesse de ses compagnes ne pouvait rien sur elle. Elle ne pensait même pas à s'en garder, tant elle se sentait forte. Au contraire, elle partageait quelques-unes de leurs opinions et manières de vivre, surtout en ce qui concernait la nourriture, ou plus

exactement les innocents plaisirs de la table. Cela lui permettait de s'accuser, de temps en temps, d'un vrai péché, non rêvé ou imaginé par excès de scrupules, mais d'un péché bien éprouvé, consciemment savouré, clairement reconnu, et parfois même suivi de conséquences très réelles : le péché de gourmandise.

3

Que celui ou celle qui n'a jamais commis le péché de gourmandise... Et bonnes bouchées sont faites pour belles bouches, jeunes bouches, toutes leurs quenottes, et fraîche haleine. Sœur Pamphile : Sœur Aime-tout-ce-qui-est-bon. Et il faut penser aussi à ce qu'est ce métier de garde-malade, d'infirmière à la journée et à la nuit, à domicile, — au domicile des autres. Chez les indigents, où la tentation est si forte de ne pas se gêner, de se donner aussi peu de peine que possible, de prendre l'air protecteur, de se montrer exigeante ; et la nourriture mauvaise et insuffisante, surtout quand il faut passer les nuits. Chez les petits bourgeois, où on ren-

contre parfois des âmes dures, qui sentent et vous font sentir que vous ne travaillez pas pour rien, qu'on vous nourrit, et que le don fait au couvent n'est qu'un paiement déguisé. Chez des enrichis libres-penseurs, nouvelles-couches, et plutôt mal que bien élevés, qui vous traitent avec ironie et méfiance. Et une fois, chez un de ceux-là, Sœur Pamphile a dû manger à l'office, avec les domestiques, — et il a dit : « Pour lui apprendre l'humilité chrétienne, si elle ne la connaît pas ; et si elle la connaît, elle me sera reconnaissante de la lui faire pratiquer. » Un mufle ; heureusement, exceptionnel. Ses domestiques étaient beaucoup mieux élevés que lui, et pleins de prévenances pour Ma Sœur servez-vous la première et Ma Sœur ne vous dérangez pas. La jeune femme de chambre n'avait pas hésité une seconde à faire le signe de la croix après Sœur Pamphile le premier jour, et peu à peu les autres suivirent l'exemple : la fille de cuisine, « enfant assistée » ; puis la grosse cuisinière qui buvait trop ; puis le valet de chambre, jeune homme timide et taciturne, de qui le cocher disait qu'il avait une figure de calo-

tin ; et un dimanche matin ce cocher lui-même, qui l'aurait cru ? se décida : « Eh ben alors ! moi aussi, nom de... ! Oh, pardon, ma Sœur. »

Mais à la fin sa présence les gênait. Ils avaient commencé, cherchant une approbation dans ses yeux, à dire du mal du patron ; ils pensaient qu'elle devait lui garder rancune parce qu'il la traitait comme une domestique. Cela ne les regardait pas. Elle se sentit menacée de leur familiarité, les rappela juste à temps à la charité. « Omnes honorate » dit l'Apôtre. Sœur Pamphile avait entendu un beau sermon sur ce texte. Elle leur dit que la médisance était en même temps un péché grave et une imprudence. Puis elle se dépêcha de les rassurer : elle n'avait rien entendu, mais elle ne voulait plus rien entendre, sur le compte de Monsieur X. Elle avait rétabli les distances. Cependant elle fut très contente de partir, quelques jours plus tard, après l'enterrement, — sa malade, la belle-mère du patron, étant morte.

Où on était bien, où elle aimait le mieux être envoyée, c'était chez les bourgeois de vieille souche,

et chez les nobles, — même protestants, car eux aussi étaient bien-pensants, et elle ne cherchait pas à les convertir. Oui, on était bien chez les bons riches, soutiens des pauvres, gardiens des vivres du Roi ! Honneur au Nom et aux Rentes. Et il va sans dire que les Rentes sans le Nom ont moins de prix, aux yeux de tous les gens sensés, que le Nom sans les Rentes. Mais la conjonction du Nom et des Rentes produit de bons effets, qu'une modeste Nonnain sait apprécier mieux que personne. Chez Messieurs et Mesdames du Nom des Rentes, en leurs châteaux, on sait ce que signifient robe noire et cornette blanche, et ce long rosaire noir à bruit doux pendant, battant, le long de la longue jupe noire, avec la toute petite tête de mort en ivoire, — un enfant dirait : le crâne d'une poupée morte, — et le crucifix d'ébène et de cuivre au bout. La politesse fonctionne automatiquement ; elle fait partie de l'air qu'on respire. M. le Curé du village a le pas sur tous les invités, même s'il y a un grand personnage laïque parmi eux : un général par exemple, et sur un duc même, si on reçoit un duc. Parce qu'il est, depuis



l'Evangile, celui qui vient au nom du Seigneur, et vous n'oublierez pas, n'est-ce pas, Joseph ? de servir Monsieur le Curé le premier. — Oh, Madame n'a pas besoin de me faire cette recommandation : je n'ai servi que dans de bonnes maisons. — Et naturellement la religieuse mangera à notre table, dit encore Madame, et vous la servirez, Joseph, avant mes filles... Et dans ces maisons-là, en règle générale, la table est bonne, — pas de dîner sans un entremets, — et les draps sont beaucoup plus fins que ceux du couvent, et il y a plus d'air, et plus de lumière, que chez les indigents.

4

Du vieux perron de pierre triste, je guettais le retour de la voiture. Arrivé la veille, encore tout ahuri du voyage et les oreilles remplies du silence campagnard ; mais plus tranquille, plus heureux qu'au moment où j'avais mis pied à terre devant ce perron.

Trois jours avant je n'aurais pas voulu croire que je me retrouverais là si tôt, et beaucoup de mes pen-

sées étaient, en ce moment encore, à Florence Villa, Montpelier Road, Weston-Magna (Somerset), où Emily, la servante galloise, avant-hier m'avait réveillé m'apportant une enveloppe rouge-brique : « Telegram for you, sir. »

Signé du médecin de la petite ville. Ma vieille parente était malade et me faisait appeler. Une brève et fine morsure au cœur. Serait-ce pour cette fois ? J'avais senti combien étroitement j'étais lié à elle. Oh, je croyais la détester, et qu'elle me le rendait bien. Si différente de moi ; toujours prête à me donner tort, à contrarier tous mes projets ; ne me voyant pas, ne me connaissant pas. Mais voici que j'étais bien forcé de confesser que je l'aimais ; sans tendresse, assurément ; mais comme obligé envers elle, attaché à elle par quelque chose de très profond en moi que j'appellerais « loyalisme » et que j'exprimerais par cette maxime, cette règle de conduite : Quoi qu'elle m'ait fait ou qu'elle me fasse, ne pas lui manquer, ne pas l'abandonner dans sa vieillesse. Et les plaintes que je faisais contre elle étaient comme une épreuve qui

me servait à distinguer les amis gens d'esprit de ceux qui ne l'étaient pas. Ceux qui manquaient de finesse concluaient : « C'est un joug pour lui, et il pense à l'héritage, et c'est bien naturel. » Mais quelques-uns voyaient plus loin : « Allez, au fond vous l'aimez bien. »

Je l'aimais bien. Gare bruyante, à population dense et affairée, de Bristol. Gare de Bath, grand vestibule silencieux et vide de la cité où des vieilles dames, étendues dans leurs cercueils à roulettes, se font promener le long de décors grecs, d'une tragédie de collège qui aurait pour titre : "APISTON MEN ΥΔΩΡ". Je l'aime bien et je ne voudrais pas. Pourquoi s'arrête-t-on à Ashby-de-la-Zouche ? Je ne voudrais pas ; pas encore ! mon Dieu, pas cette fois-ci ! Traversée de la vaste mer métropolitaine Londres qui me jette sa clameur au visage ; et traversée de l'aigre et fraîche Manche. Et je suis très inquiet et j'ai peur de la fin réelle de cette espèce de rêve rempli de cris de trains et d'appels de sirènes. Gare du Nord, grise et noire sous de gros bouquets de fumées blanches, et traversée de Paris ralenti par l'été, avec de l'espace et du soleil

entre les passants ; je me détourne, je ne revois rien, j'ai hâte et j'ai peur, gare d'Austerlitz. Ou si cela doit être, qu'au moins j'arrive à temps, qu'elle m'ait vu.

Au loin, tournant, gris tendre sur bleu tendre, la cathédrale de Bourges, et c'est atroce d'être sans nouvelles, de ne rien savoir de plus que ce que cette dépêche, reçue là-bas, me disait. La gare où on change de train, — pas même le temps de téléphoner au médecin, — et où on prend l' « Economique », le petit train qui se traîne de station en station. Enfin celle-là, loin d'un village qui reste sur la hauteur ; le groupe de platanes dans la cour, et à l'ombre des platanes, les chevaux, la voiture, et Jean. « Madame va mieux. Le Docteur a dit qu'il n'y avait plus de danger ; mais il lui faut encore beaucoup de soins. Demain on ira chercher une religieuse à la ville. » — Ah, that's good news ! Ah, tant mieux ! « Madame sera bien contente de voir Monsieur. » Oui, sûrement, et moi aussi bien content de la voir. Plus de danger ! Quel soulagement ! Oh, j'espère que je pourrai bientôt repartir pour Weston-Magna...

Du vieux perron, je guettais. Les servantes avaient veillé quatre nuits ; on n'avait pas su quoi faire ; le médecin était venu trois fois dans la même journée. Maintenant les choses étaient un peu mieux organisées, et la religieuse qu'on était allé chercher en ville relayerait les serviteurs, introduisant le calme, l'ordre, un silence bienfaisant, dans la chambre de la malade. En noir et blanc. Tranquille, indifférente, qui en a tant vu ; familière de la fièvre, du délire, des assoupissements au milieu du jour et des brusques montées du thermomètre ; connaissant bien le mouvement des mains qui saisissent les draps et les tirent. Lits des agonies, lits de mort, — et hier pourtant il semblait aller un peu mieux, la température avait baissé. Ensevelisseuse, aussi, et sachant faire la toilette des morts. La servante de la mort. (Oh non ! pas cette fois-ci, mon Dieu ! Pas dans cette maison !) Et quand elle a compris qu'il n'y a plus rien à faire, elle s'assied



dans un coin, son livre noir ouvert entre ses mains. « *Proficiscere anima christiana de hoc mundo* », — à lèvres muettes, à figure calme dans un peu de lumière, — pendant qu'il râle, « au nom des Anges des Archanges des Trônes et des Dominations », et qu'il s'agite, a-t-il soif encore ? « Soif ? » ou remonter les oreillers ? Il n'entend plus ; voit-il encore ? « *Hodie sit in pace locus tuus* », où ai-je mis l'huile camphrée ? « et ta demeure dans la sainte Sion ». « *Commendo te omnipotenti Deo* », dit, à lèvres muettes, à faible bruit de lèvres sèches et de feuillets tournés, la servante de la Mort. Elle dit les paroles qui seront dites pour nous, et pour ceux que nous aimons ; au nom de l'Eglise elle recommande notre âme à Dieu et rappelle à notre Rédempteur ses promesses. Machinalement peut-être, ou non ? Elle les a si souvent dites : « *Egredienti itaque animæ tuæ... judex apostolorum tibi senatus adveniat* », — et nous n'entendrons pas, — « *Martyrum triumphator exercitus...* », — la fille de Rome parlant à l'Univers dans un langage rempli des choses de la vie romaine. Lèvres minces usées par les prières, profil

usé par les veillées aux bougies ; têt flétries ; visages rabougris et comme rentrés dans la cornette, et jaunis : la cire vieillie ; les tortues ; la face de cire devant la face du feu. Ou encore, dans le noir rayé de hauts cierges blancs couronnés d'un nombreux scintillement de flammes, une Sœur assise ou agenouillée près du cercueil, dans le salon transformé en chapelle ardente ; une femme, symbole de piété, décorative, ornementale, orante ; une figurante du cérémonial de la Mort : la personnification de la Lettre-de-faire-part d'un deuil riche et considérable...

Un mouvement lointain, quelque chose d'ajouté aux masses de l'horizon, du côté de la route, entre les haies et les peupliers. Eclairs de métal blanc, lueurs de gourmettes et de têtères d'argent. Les voilà revenus ; ils n'ont pas mis longtemps. Les chevaux prennent le tournant devant la ferme, s'engagent au trot sur la montée, entrent dans l'allée ; on ouvre le portail ; ils franchissent la grille. Il y a une forme, noir-et-blanc, à l'intérieur de la voiture. Ils arrivent sur le pavé de la cour à grand bruit de sabots et de souffles,

et s'arrêtent devant le perron. Le jardinier, qui guettait aussi, ouvre la portière, se découvre devant la forme blanche et noire qui se penche, se courbe, avance un pied chaussé de cuir noir et terne, et saute, plus légèrement que je ne m'y attendais, sur le trottoir qui entoure la maison. J'avais encore présente l'image de la figure de cire, l'image affreuse de la tortue, et quand la cornette blanche sous le voile noir se lève pour que les yeux voient qui du perron descend à leur rencontre, je suis tout surpris de trouver une figure jeune et fraîche, et rose, et qui tout d'un coup rosit davantage, les yeux bleus, les yeux clairs s'abaissant vers les marches que Ma Sœur monte, Ma Sœur qui sourit un peu en montant. Ah bien ! un tendron. Well, almost. Je dirais vingt-trois ans, un an de moins que moi. « Bonjour, ma Sœur. »

Une soubrette de la Mort ! (Oh non, pas cette fois-ci, mon Dieu ; pas dans cette maison !)

Notre malade n'a plus besoin d'être constamment

veillée, et Sœur Pamphile descend prendre ses repas à la salle-à-manger, assise en face de moi. « Après vous, ma Sœur. » Quand elle m'avait aperçu, l'autre jour, sa rougeur, c'était la surprise : un jeune homme ; et elle s'attendait à ne trouver que des domestiques, une gouvernante d'âge mûr, et une vieille dame souffrante, dans cette maison. A présent, elle est toute armée de retenue et d'assurance. Une religieuse et un jeune homme, le neveu de la vieille dame souffrante, veuve sans enfant. Mais la religieuse est aussi une jeune femme, assise en face de ce jeune homme. De l'un à l'autre, regards francs et bien appris, bien gardés, les mêmes quand le valet de chambre sert, les mêmes quand il est absent. « Mais si, reprenez-en, ma Sœur. » Je voyais bien qu'elle en avait envie. Elle mange proprement. Vive, et gaie ; mais d'une gaîté bien élevée, et particulière : celle d'une personne qui est d'église et qui n'oublie pas qu'elle est en grand deuil du Sauveur. Rire franc, mais modéré : rire des yeux surtout ; je le dirais « modeste », au sens qu'a ce mot chez quelques écrivains ecclésiastiques, Féné-

lon par exemple, qui dit « modestie » comme un équivalent pudique du mot « pudeur ». « Encore un peu de ce pâté de foie gras, laissez-vous tenter, ma Sœur. »

7

Aïe ! un contact d'une fraction de seconde, médiateur le nerf optique, le sien et le mien ; mais c'est pierre contre pierre. Dans le siècle Sœur Pamphile, pour le ciel l'épouse du Seigneur ; ici, dans son costume historique, de quelque pré-Renaissance, voulu archaïque, comme les uniformes des milices pontificales, Sœur Pamphile, soldate de la Sainte-Vierge, chevalière du Bon Dieu, raide et sage en son armure : épaulière, mentonnière, couvre-nuque et heaume (la visière levée) de raide toile blanche empesée, et décorée, en pleine poitrine, de l'Ordre du Christ Universel (cordon noir) : comment penser à la jeune femme ? Comment la deviner, celle-des-caresses, dans cette guerrière ? A ce bruit épais et doux, de très épais par-



chemin froissé, qui accompagne quelques-uns des mouvements qu'elle fait ?

Un contact d'une fraction de seconde, et c'est tout ; parce que, de son côté, il y a un voile et des vœux, et que du mien, le dirai-je ? il y a surabondance de biens : je suis comblé, et l'offre serait supérieure à la demande. Cet air endormi que j'ai, au repas de midi, est le résultat de mon travail nocturne : jusqu'à deux heures du matin j'ai étudié la Douzième Année d'Anglais, exercices de style et de composition : lettres à une personne loin de laquelle on est, ou on se croit, très malheureux. En quittant Weston-Magna, l'autre jour, j'aurais pu chanter, comme les soldats de Moore et de Wellington : « The girl I left behind me. »

8

L'offre serait supérieure à la demande, chaque peuple a son proverbe qui exprime cela. « Porter de la morue en Ecosse », dit l'Espagnol, navigateur mystique, contempteur des choses de la terre et de la mer,

et indifférent même au parfum de la rose. Là-bas, d'où je viens et où je retourne, on dit, c'était prévu : « Porter du charbon à Newcastle » ; et pour Madame la France, Parisienne en vacances, coquettement rustique, c'est : « Porter des cerises à Guiches », — ah, toutes les plus belles cerises de France pour Madame la duchesse de Guiches. Mais pour toi, Italie, ô citadine et docte, ô littéraire, c'est : « Porter des vases à Samos ». Ainsi donc, Sœur Pamphile, ma sœur en Notre-Seigneur, toute occupée ma pensée de « the girl I left behind me », vous êtes pour moi, dans les circonstances actuelles, et sans préjudice du voile et des vœux, — non pas, certes, de la morue en Ecosse, mais, oui, tout votre drap noir, du charbon à Newcastle, et, vos lèvres, des cerises à Guiches ; et encore, ma Sœur, calice de délices, à travers la fumée d'une cigarette, vous êtes, pour moi, un vase, d'élection, à Samos.

En l'absence de toute pensée coupable, dans l'inno-

cence, elle toute décence et moi tout respect, au Temple de l'Honneur, nous causons. Ou plutôt elle parle, elle bavarde, ma Sœur Pamphile, et je pense à Florence Villa, Weston-Magna, et à une autre villa de Weston-Magna et à son habitante. J'imagine ce qu'Elle, c'est-à-dire She, me dira, me demandera, et à ce que je lui répondrai : « The nurse was a young nun. » Oh, how funny ! et combien pittoresque aussi, ce trait de la vie continentale. Une jeune nonne, indeed ! Il ne me vient même pas à la pensée qu'Elle pourra se demander si, malgré le voile et les vœux... Parlez, ma Sœur, je vous entends.

Il y eut au début un loyal essai de compréhension mutuelle. Je l'écoutais, et c'est ainsi que j'ai retenu l'histoire du châtelain qui lui fit prendre ses repas à l'office, et d'autres anecdotes sur d'autres châtelains de la région et sur les bourgeois et les paysans du canton. Allons, elle me fait connaître le pays, les gens

d'ici ; dommage que je ne me sente pas une vocation de romancier naturaliste : elle me documenterait. Ah, les amours de M. de Ventresaintgris avec M<sup>me</sup> de Palsambleu, et les démêlés du fermier Gominon avec le fermier Desfemmes : tout le roman du XIX<sup>e</sup> siècle ! Cependant la plupart des histoires de Sœur Pamphile ont un tour particulier qui les fait ressembler à des médisances, — « omnes honorate », — et j'y sens un parti pris de dénigrement qui me gêne : les médisants sont mauvais observateurs. J'attendrais en vain de Sœur Pamphile le détail ininventable, le trait à la Balzac. Le fait que la mère du Curé d'un village voisin a dit, un jour que Monseigneur déjeunait à la cure : « Des zharengs » pour « des harengs », me paraît assez insignifiant et ne me semble pas mériter tant de moquerie, à moi qui accepte avec équanimité, et sans même un battement des cils, le mot « diérutique », par lequel Sœur Pamphile remplace, avec beaucoup d'assurance, le mot « diurétique »... Mon attention se relâche vite : j'entends mais je n'écoute pas. Je vois une gentille figure, toute animée, de jeune nonne,

j'entends une voix fraîche, un doux rire, mais c'est en Somerset qu'est ma pensée. « Mon cœur est en Angleterre, mon cœur n'est pas ici », — et j'ai de grandes confabulations avec moi-même et avec une autre personne, à Weston-Magna, dans le salon d'une Petite Maison Grise de l'Ouest, au pays où l'Atlantique et la Severn font belle rumeur et fortifiante odeur sous les cieux libres, en la plus clémente saison.

J'entends avec plaisir, sans écouter, mais tenant bien mon rôle d'interlocuteur : Ah, oui ; Pas possible ? Quel âge avait-il ?... Et s'il m'arrive d'écouter, c'est comme lorsqu'on interrompt un travail ou une lecture pour aller à la fenêtre et voir ce qui, dehors, fait ce bruit.

## II

Je vais parfois à la fenêtre ; je permets aux paroles de prendre un sens en moi. Alors, j'apprends les histoires, les erreurs et les déboires d'un grand nombre de Fils : le Fils Machin, le Fils Chose, le Fils du Fillot de la Fillottière. Dans d'autres pays on a des suffixes



pour indiquer la filiation ; ici, en Province française c'est un préfixe : le mot « fils » précédé de l'article, et on dit « le Fils Durand » comme ailleurs on dirait Durandson, Durandowitch, Durandopoulos ou Durandez. Intéressante coutume. Moins intéressantes, les gloses de Sœur Pamphile aux aventures des Fils. Gloses morales et satiriques. Mais c'est au nom de la morale du comme-il-faut et du qu'en-dira-t-on, et non pas selon la morale chrétienne, que la Nonnain juge et stigmatise les Fils. Ainsi le Fils-Dupont, qui s'est brouillé avec ses parents et qui s'est expatrié parce qu'il a épousé une jeune fille sans dot, a fait ce que Sœur Pamphile appelle « un sot mariage ». Et plusieurs actions imprudentes mais généreuses, et même nobles, des Fils, sont par elle rangées au nombre de ces erreurs et péchés de jeunesse pour lesquels il convient d'implorer la miséricorde divine au chevet des mourants : « Delicta juventutis et ignorantias ejus... »

12

Et voilà qu'un jour, à table, je reconnus au pas-

sage le nom d'un Fils. « Le fils T. » C'est vrai : je savais qu'il était mon compatriote. Je ne l'avais rencontré que deux fois, à Paris, mais il occupait une grande place, et privilégiée, dans mes pensées, parce que j'avais lu, de lui, des vers que j'avais trouvés beaux et que j'avais retenus pour me les réciter comme on chante. Et Sœur Pamphile, d'un ton posé et avec un air de satisfaction, de soulagement, me disait que ce même Fils T. ne valait pas grand'chose, qu'il vivait à Paris les trois quarts de l'année sans rien faire, et qu'il donnait bien du souci à sa famille qui s'était saignée aux quatre veines pour le faire instruire, et que c'était un bohème et un propre-à-rien.

— Le Fils T. ? C'est bien Raymond T., n'est-ce pas, ma Sœur ?

— Oui ; je crois que le Fils T. s'appelle Raymond ; mais je pensais que vous ne deviez pas le connaître : il appartient à une famille très modeste, presque des paysans, qui n'oseraient pas frayer avec la Bourgeoisie.

Du coup, j'ouvris la fenêtre. Ma jeunesse étouffait

d'indignation, et mon inexpérience se laissa emporter par une fringale de justice :

— J'ai l'honneur, dis-je, de connaître Raymond T., et même je peux dire que je suis un de ses amis. Il sera, il est déjà, un des meilleurs poètes de sa génération, et une des gloires de Paris, où on sait l'apprécier. L'hiver dernier, je le rencontrais souvent, à l'heure du thé, chez la duchesse de Z.

Je bredouille ; ce n'était pas ce qu'il fallait dire ; et j'ai scandalisé la Nonnain, et j'ai été presque impoli. Comment rattraper cette bévue ? Pourtant j'ajoute, d'un ton que je voudrais beaucoup plus détaché :

— Où habitent ses parents ? J'irai les saluer avant mon départ.

Qu'ai-je fait ? Oh, presque rien ! Je me suis couvert, aux yeux de Sœur Pamphile, de tout le discrédit de Raymond T., le propre-à-rien, le mauvais fils de parents modestes et non reçus dans la Bourgeoisie. Elle n'aurait pas cru cela de moi, certes ! Elle n'aurait pas cru que j'étais l'ami de Raymond-la-Honte.

Si ce n'était que cela... Mais j'ai été tout à fait impoli, insolent même. Je voudrais en demander pardon ; j'en souffre ; je passerai une heure, avant de m'endormir, ce soir, à chercher, en vain, un moyen de faire oublier cela. Petite Sœur Pamphile, si naïve, si gentille, ah combien je regrette... Je redoublerai d'attentions pour vous, à table ; et d'attention aussi : j'écouterai tout, j'approuverai tout.

Je le fis et j'eus lieu de m'en repentir. Il y avait, sous le saint habit de la Nonnain, une fille du peuple, une rude petite campagnarde, que ni la politesse apprise ni la discipline religieuse ne pouvaient dompter quand elle se jugeait offensée. L'instinct de combat et de vengeance était fort, chez elle, comme chez les animaux à l'état de nature. Ces anecdotes scandaleuses ou ridicules sur les Fils, — et quelques-unes, vraiment, ressemblaient aux histoires d'alcôve et de linge sale que colportent de maison en maison les domestiques renvoyés, — c'était le gibier de sa chasse

innocente, ce qu'elle pouvait atteindre, sans rompre ses vœux et sans beaucoup pécher, en fait de proies et de victimes. J'avais inquiété cette gazelle captive dans son pâturage : j'avais présenté à ses jolis yeux la menace, ou le défi, d'une contradiction, et elle avait foncé sur moi. Assurément elle ne songea pas un instant que je pouvais souffrir parce que je lui avais fait de la peine.

Ce fut ainsi que j'écoutai quelques improvisations satiriques plus ou moins ouvertement dirigées contre moi, et dont les thèmes principaux étaient : les salons des duchesses où les bohèmes vont prendre le thé ; la grande valeur et l'autorité que peuvent avoir les jugements littéraires prononcés par les gens de mon âge (ses vingt-cinq ans me renvoyaient à mes vingt-quatre ans) ; enfin et surtout, un tableau que j'avais dans ma chambre, une bonne photogravure d'une des meilleures toiles de Gauguin. Je n'ai jamais pu savoir ce que la Nonnain reprochait à ce tableau, et par conséquent à moi qui l'avais apporté dans cette maison et accroché au mur en face de la table qui me servait



de bureau. Je crois tout simplement qu'elle le trouvait ridicule parce qu'elle n'avait jamais vu de peinture moderne ; ridicule et un peu indécent. Quoi qu'il en fût, j'entendis plusieurs allusions railleuses à cette « image », et aux « femmes noires » qu'elle représentait. J'en étais touché, mais non pas comme elle l'eût souhaité : ému, plutôt, d'un sentiment qui était voisin de la pitié... « Sœur Diérutique »... Et voici qu'il me souvient, en cet instant même, d'une autre série de discours que la Nonnain faisait alterner avec ses allusions moqueuses. C'étaient des éloges de ma vieille parente. Elle était si bonne, si charitable surtout ! Elle avait donné deux lits à l'Hôpital Civil de C., et on disait que, par son testament, elle en donnait encore six. Elle aidait et protégeait plusieurs familles. Elle avait une filleule, entre autres, qu'elle comblait de cadeaux, dont elle payait les leçons de piano, et qui venait souvent passer des semaines près d'elle quand je n'étais pas là. Mais aussi ma vieille parente était si bonne, si charitable ! Je remerciais Sœur Pamphile, très innocemment, pour ses apologies d'une personne

que j'aimais. C'est seulement à présent, — après tant d'années, — que j'en comprends le sens. Cela faisait partie de sa campagne contre moi : il s'agissait de m'inquiéter.

14

Et puis, insensiblement, je me retirai de nouveau dans mes rêveries, et me dispensai d'écouter. J'avais beaucoup mieux à faire : tant de projets pour ces mois d'été, tant de promenades sur les routes et les sentiers du Somerset ! Et de nouveau, des conversations imaginaires, qui n'avaient avec celles de Walter Savage Landor qu'un élément commun : l'idiome dans lequel je les pensais, couvrirent le bruit des paroles de Sœur Pamphile. Si bien qu'un jour, au dessert, à une question qu'elle me posa, que je n'écoutai pas, et qui me sembla exiger une réponse affirmative, réfléchie, mais nettement affirmative, je fus surpris de m'entendre dire à haute voix, — mais il était trop tard pour me reprendre :

— Well, I should think so.

Jamais peut-être ces mots n'ont produit un effet aussi surprenant que dans cette circonstance. Une sorte de buée apparut dans les yeux de la Nonnain, puis ses paupières s'ouvrirent largement et ses prunelles se fixèrent sur moi ; une bouffée de colère lui monta au visage, et tout aussitôt après, elle éclata de rire. On dit, pour exprimer un grand étonnement : Les bras m'en tombent ; et je compris, à un mouvement de la raide guimpe blanche, que les épaules de Sœur Pamphile s'abaissaient, au moment même où son rire sonna. Je l'avais désarmée. Elle avait compris que je ne l'écoutais pas ; elle crut que je ne l'avais jamais écoutée, et elle se rendit compte qu'elle avait été spirituelle et caustique en pure perte. Mon inattention l'avait guérie de sa rancune comme ses pauvres petits essais de méchanceté m'avaient guéri de mon remords. Nous nous levions de table, elle riant encore et moi m'excusant de ma distraction. Mais je n'avais pas à m'excuser : la paix était faite, et d'une manière si amusante ! Elle me le signifia elle-même en disant

deux fois Eh bien, à la manière et avec l'accent du pays : « Eh ben ! Eh ben ! » et, mettant la main devant ses lèvres pour cacher, ou calmer, son rire, elle tourna légèrement sur ses talons et passa la porte que j'avais ouverte, pour elle, à deux battants.

15

Dès ce moment nos conversations prirent un tour plus humain, moins farouche, ou encore : moins rustique ; car il y avait de la rusticité aussi bien dans mes longs silences d'auditeur distrait que dans les discours médisants ou railleurs de la Nonnain. Elle me parla de son couvent, de ses compagnes, de quelques lectures pieuses qu'elle avait faites. Elle me récita même, avec beaucoup de sentiment et un ton juste, certaines prières qu'elle aimait, comme l'hymne rimé de saint Thomas : « Adoro te devote, latens deitas ». Elle me parla de ses goûts, de ses penchants, me raconta quelques souvenirs de son enfance à la campagne, chez ses parents, riches fermiers, et dans la

compagnie de ses frères et de ses sœurs. Elle avait joué comme les petites paysannes, elle avait grimpé aux arbres, elle était allée aux champs avec les bergères. Je lui parlai des paysages du Somerset et de la partie du Pays de Galles où j'étais allé récemment, et lui fis un dessin qui voulait représenter les longs châles rouges et le chapeau haut-de-forme des paysannes galloises. La Nonnain aurait aimé voyager ; c'était la seule chose qui manquait à son bonheur ; mais le Paradis, pour sûr, était bien plus beau que la Terre. Et à ce propos, elle me parla avec beaucoup d'affection d'une jeune malade pauvre, condamnée, dont elle aurait voulu pouvoir adoucir les derniers moments. Elle ne passerait pas l'automne. « Tenez, me dit-elle, voici son adresse ; vous lui enverrez de jolies cartes-postales avec des vues de là-bas. Je suis sûre que cela lui fera plaisir. Vous mettrez sur la première : De la part de Sœur Pamphile ; cela lui expliquera l'envoi des suivantes. »

Transformée, la Nonnain ; domestiquée enfin, sortie de la barbarie de ses racontars sur les gens du pays ;



acclimatée, adaptée à une vie plus facile, franche d'amertume et de rancune, et dont la grande affaire est, pour chacun, non seulement de se plaire à soi-même, mais aussi d'être agréable à autrui, — une descente de la Grâce dans les rapports sociaux. L'esprit a tant de curiosités désintéressées, il y a tant de sujets de conversations où la malignité et l'ironie n'ont aucune place ! Voici que cette Grâce se communique même aux plus légers mouvements de Ma Sœur, et je vois qu'elle savait quels jolis effets de surprise peut donner la cornette : cachant complètement le profil, mieux qu'un masque, et livrant tout d'un coup le jeune visage tout entier... Et sous le noir-et-blanc la femme enfin se devine ; moins sans doute, que sous les habits de vœu, mais elle se devine : vêtue aux couleurs nationales de la Prusse, — de tous les drapeaux celui dont le blanc est le plus pur, le plus éclatant. Et Berlin, pavoisé, ce n'est pas aussi triste qu'on pourrait le croire.

Et si elle était contente de son sort ? Pour sûr

qu'elle l'était ! Elle ne regrettait pas « le monde ». Elle n'enviait pas les femmes mariées : elle avait vu de trop près trop de ménages. Elle aimait mieux être Sœur Pamphile, une femme vivant dans une communauté de femmes, et bourgeoise, « dame » par son habit, et n'ayant que Dieu à servir, et sans soucis d'argent ni d'avenir. Rien de romanesque, ni même de mystique, à l'origine de sa vocation. Les tristesses et les dégoûts de ce métier d'infirmière ? Mais le saint habit, et la sainte Règle de l'Ordre, et les Vœux, transfiguraient toutes ces misères ; les odeurs de pharmacie disparaissaient dans le parfum de l'encens ; et l'infirmière était absorbée dans la Religieuse, comme la mort est absorbée dans la victoire.

Heureuse, oui... et un peu gourmande, elle l'avouait en riant. Et vraiment je n'aurais jamais cru, avant de les entendre apprécier et énumérer par Sœur Pamphile, qu'une petite ville française, comme celle où était son couvent, possédât tant de ressources gastronomiques ; plus, ma foi, que certains quartiers de Paris.

C'est elle aussi qui m'a appris qu'on pouvait, presque à coup sûr, prévoir, en automne, si l'été suivant serait orageux ou non, selon que les pies construisent leurs nids très bas ou très haut dans les arbres.

17

Nous étions sous la véranda, où notre malade, maintenant, passait, assise, la plus grande partie des après-midi. Demain elle sortirait, ferait le tour du jardin au bras de la religieuse. J'annonçai mon intention de partir à la fin de la semaine, dans quatre jours.

— Tu es donc bien pressé de retourner dans ton Angleterre ? me dit ma vieille parente.

« Ton Angleterre » : cela touchait en moi quelque chose qui n'était pas la fibre patriotique, mais qui n'en vibrerait pas moins pour cela. Ton Angleterre : le tout pour la partie, l'expression générale désignant un objet particulier ; comme la « douceur angevine » qui, opposée à « l'air romain », ne veut pas dire, comme je le croyais au collège, le climat de l'Anjou, mais une

jeune Angevine. Mon embarras dut être visible, et je crois bien que je rougis. L'œil malicieux de la Nonnain était sur moi. Elle avait remarqué mon inquiétude et mon impatience, chaque jour, à l'heure du courrier, et mes ruses, et les prétextes que j'inventais pour sortir à ce moment-là sans éveiller l'attention de la malade.

Le lendemain, après que l'aboïement des chiens m'eut averti de l'entrée du facteur dans le parc, et tandis que ma vieille parente, très bavarde ce matin-là, me retenait près d'elle, Sœur Pamphile, qui était sortie depuis un instant, reparut dans la chambre voisine, dont la porte était ouverte, et, tout en feignant de ranger quelques fioles sur une table, elle me fit un signe, de sa main repliée dans sa large manche noire.

— Je vais vous aider, ma Sœur, dis-je à haute voix, et je la rejoignis. Elle tira une enveloppe de son autre manche.

— La lettre de votre Angleterre, dit-elle à voix basse. Avez-vous la vôtre ? je la porterai au facteur.

Je l'avais ; elle la prit, et sortit en souriant : le

sourire d'une grande sœur sérieuse, mais indulgente, et qui protège les amoureux.

La même scène se répéta les jours suivants, et peut-être lui aurais-je fait quelques confidences, qu'elle-même, peut-être, attendait. Mais le quatrième jour je partis.

— Ma Sœur, s'il vous plaît, allez donc voir s'il a bien tous ses bagages dans la voiture ; il est si distrait, dit ma vieille parente, et la Nonnain me suivit jusqu'au perron. Mais avant de sortir du vestibule je m'arrêtai pour la saluer et la remercier. Elle me tendit la main, que je baisai, non sans un peu d'embarras. Elle ne s'y attendait pas, et elle fit une brève exclamation, — « Ah ! » — et rougit, et toute sa personne eut un mouvement de recul, mais lent, souple, évanescent, qui ressemblait à une révérence.

Deux ans plus tard, un soir d'été, de la terrasse d'un café, avenue de l'Opéra, je m'entendis appeler, et c'était la bonne figure de Marcel D., un compa-



triotte, un voisin de campagne, qui m'avait reconnu au passage. (Comme tout cela est loin dans le temps ! Il y avait encore une ou deux terrasses de café, avenue de l'Opéra, et le bureau de poste du quartier, qui est maintenant rue Sainte-Anne, était alors au coin de l'avenue et de la place du Théâtre-Français.)

— Ce pauvre gros Agnan de Lamaugarnie, hein, croyez-vous, cet accident de chasse, si bêtement arrivé ! Pas trente ans. Naturellement il s'est trouvé des mauvaises langues pour dire que c'était un suicide, à cause de dettes, qu'il n'a jamais faites. Mais tous ceux qui l'ont bien connu... Seulement, c'était un malchanceux. Avoir oublié que son fusil était chargé. Il lui arrivait toujours quelque chose ; toute espèce d'accidents bizarres ; un riche mariage manqué dans des circonstances invraisemblables ; et pour une fois qu'il fait un voyage, son train déraile. Et ce petit travers qu'il avait de se croire irrésistible. Ça le menait à d'autres mésaventures qu'il racontait, d'ailleurs, avec beaucoup de modestie et de bonne humeur ; comme si..., vous savez :

*J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.*

« Je m'en rappelle une qui est tout à fait caractéristique de sa manière et de sa déveine. Avec une religieuse. Oui, tel Don Juan. Mais ça n'a pas fini de la même façon. Il avait ramassé, à cheval, une bûche phénoménale : une épaule luxée, un épanchement de synovie, quinze jours au lit avec la fièvre, et trois mois avant de pouvoir remonter en selle. Sa mère avait fait venir du chef-lieu de canton une des religieuses-infirmières de ce petit couvent, vous savez ? C'était une jeune Sœur. Elle a soigné mon pauvre papa, aussi, pendant sa dernière maladie. Sœur Pamphile. Un gentil museau, et vive et malicieuse, une vraie fille de chez nous, une « gasille ». Bon. A peine remis sur pattes, voilà mon Agnan qui éprouve le besoin de faire des promenades dans le bois, autour du château. Avec son bras en écharpe et une canne à bout de caoutchouc pour soutenir ses pas chancelants. Sœur Pamphile l'accompagnait, par ordre du médecin qui craignait je ne sais plus quelle complication. Ils s'entendaient très bien ensemble ; une paire d'amis : les

petites histoires du pays, la chasse, les récoltes... Si bien que ce pauvre Agnan, n'écoulant que sa vanité, s'imagina que Sœur Pamphile n'était pas insensible à ses mérites. Il finit même par se persuader qu'elle l'encourageait. Dans les chemins difficiles, dans les sentiers trop étroits pour qu'ils y pussent marcher de front, elle, passant la première, relevait sa jupe un peu plus haut qu'il n'était nécessaire, — du moins il lui sembla qu'il en était ainsi. Il jugea aussi que ses bas étaient plus fins, plus élégants que ne le comportait l'austérité du costume monacal... Bref, un beau jour, en un endroit particulièrement escarpé du bois, où le sentier mal entretenu domine un ravin et un ruisseau, il n'y tint plus et, lâchant sa canne, de son seul bras valide, — le gauche, — il enlaça la taille de Sœur Pamphile et la baisa en plein sur les lèvres.

« Mon Cher, la foudre tombant à ses pieds ! Une gifle à toute volée, et une poussée telle qu'un peu plus il roulait dans le ravin et se relaxait l'épaule. Et puis un discours, si grave, si menaçant, qu'il en écouta la fin à genoux, les larmes aux yeux, et balbutiant des

choses comme : « Ma réputation, mon honneur, ma vie, sont entre vos mains. Si vous n'avez pas pitié de moi, Sœur Pamphile, ayez du moins pitié de ma mère ! » Il se voyait déjà en police correctionnelle, ou même devant les Assises, jugé à huis-clos pour outrages aux bonnes sœurs, — pardon, aux bonnes mœurs. Vous imaginez ce qu'elle avait pu lui dire, et de quel ton. Enfin, elle lui donna l'ordre de rester où il était, comme il était, jusqu'à ce qu'elle eût dépassé le prochain tournant, dans la direction du château ; alors il pourrait la suivre, en ayant soin de conserver la distance. Et elle le plante là, à genoux au milieu du sentier.

« Il la retrouva qui l'attendait à l'entrée du parc. Il n'osait avancer.

— Allons, approchez, dit-elle ; je ne vous mangerai pas ; il faut qu'on nous voie rentrer ensemble.

« Ce fut alors qu'il commença à comprendre qu'elle s'était moquée de lui ; mais il tremblait encore. Arrivés au château, elle monta rapidement à sa chambre, d'où parvinrent bientôt aux oreilles d'Agnan des bruits

désordonnés, qu'il faillit prendre pour des sanglots, mais qui étaient indubitablement des éclats de rire. Cela le rassura ; mais son amour-propre avait reçu un coup trop rude, et pendant tout le lendemain, bêtement, il la bouda.

« Le surlendemain, une lettre de la Supérieure rappela Sœur Pamphile au couvent. Nouvelles transes pour Agnan : Elle a tenu parole, elle a porté plainte. Mais Sœur Pamphile elle-même parut surprise en recevant cet ordre ; surprise et presque chagrine : oh, rien de plus que l'ennui de quitter une bonne maison où elle n'était pas surchargée de travail... Plus tard, il apprit, par sa mère, que c'était elle-même, Madame de Lamaugarnie, qui avait écrit au couvent pour qu'on rappelât Sœur Pamphile : — Tu comprends, Agnan, pour t'accompagner dans les bois, le garde-chasse valait bien une infirmière ; et puis, j'avais remarqué que tu commençais à faire les yeux doux à cette béguine ; et tu sais que je ne veux pas de ces choses-là chez moi.

« Agnan m'a demandé si je pensais que sa mère



avait craint que Sœur Pamphile ne fût pas indifférente à ces « yeux doux », et comme cette idée paraissait flatter sa vanité, je répondis affirmativement. Il me dit aussi que certains propos de la religieuse lui avaient paru très libres, et un peu scandaleuses certaines des histoires qu'elle lui avait racontées. Et quelques mots d'elle, encore, lui avaient donné à penser qu'elle était peu attachée à ses vœux, et même incroyante, donc sans scrupules à vaincre pour satisfaire ses penchants ou ses caprices. Il m'a cité un de ces mots, qui l'avait scandalisé ; mais j'y vois l'effet d'une grande familiarité avec les choses de la religion plutôt qu'une irrévérence de libertine.

« Elle lui avait raconté qu'un vieux prêtre, tout cacochyme et catarrheux, venait quelquefois, en l'absence de M. le Curé de la paroisse, dire la Messe dans la chapelle de son couvent, et qu'il toussait et crachait tout le temps que durait l'office, — et savez-vous, dit-elle, comment nous avons surnommé sa Messe ? La Messe vomitive !

« C'est vrai, que c'était un peu fort, pour une

religieuse, de dire cela ; ne trouvez-vous pas ? »

Marcel D. se tut. Je me rappelais bien la voix fraîche, l'accent et les manières de Sœur Pamphile ; et il me sembla l'entendre prononcer cette phrase, et voir le sourire de ses lèvres et le rire de ses yeux. Une farceuse ! Une, — sous son austère vêtement, — décente et jeune farceuse... Elle a dû, après avoir innocemment lancé ce trait, tourner sur ses talons et s'en aller, ses mains croisées dans ses larges manches, avec une petite inclination de la cornette, — le doux et magnifique salut féminin, grâce accordée, de très haut, sous le voile noir des Reines-Mères et de beaucoup de Saintes.

VALÉRY LARBAUD.

# LE MARTYRE DE SAINTE EULALIE



## PANORAMA DE MERIDA

*Dans la rue court et bondit  
Un cheval à la queue longue  
Tandis que jouent ou sommeillent  
Quelques vieux soldats de Rome.  
Une futaie de Minerves  
Ouvre mille bras sans feuilles.  
De l'eau suspendue redore  
Les arêtes des rochers.  
Une nuit faite de torsos,  
D'étoiles au nez cassé  
Attend les fentes de l'aube  
Pour s'écrouler toute entière.  
De temps à autre résonnent  
Des jurons à crête rouge.  
Les soupirs de l'enfant sainte*



*Brisent le cristal des coupes.  
La roue aiguise ses lames  
Et ses crochets suraigus.  
Le taureau des forges brame  
Et Mérida se couronne  
De nards presque réveillés  
Et de mûres sur leurs tiges.*

## LE MARTYRE

*Voici Flore nue qui monte  
De petits escaliers d'eau.  
Le Consul veut un plateau  
Pour les deux seins d'Eulalie.  
De la gorge de la sainte  
Sort un jet de veines vertes.  
Son sexe tremble, embrouillé  
Comme un oiseau dans les ronces.  
Sur le sol, déjà sans norme,  
Sautent ses deux mains coupées  
Pouvant encor se croiser  
Dans une prière ténue,  
Ténue mais décapitée.  
Et par les trous purpurins  
Où naguère étaient ses seins*

*On voit des ciels tout petits  
Et des ruisseaux de lait blanc.  
Mille petits arbres de sang  
Opposent leurs troncs humides  
Aux mille bistouris du feu.  
De jaunes centurions,  
Chair grise ayant mal dormi,  
Vont au ciel entrechoquant  
Leurs armures en argent.  
Pendant que vibre confuse  
Une passion des crinières  
Et d'épées longues et courtes  
Le Consul sur son plateau  
Tient les seins fumés d'Eulalie.*

## ENFER ET GLOIRE

*La neige ondulée repose.  
Eulalie pend à son arbre.  
Sa nudité de charbon  
Charbonne les airs glacés.  
La nuit tendue brille haut.  
Eulalie morte dans l'arbre.  
Tous les encriers des villes  
Versent l'encre doucement.  
Noirs mannequins de tailleurs  
Vous couvrez la neige au loin.  
Vos longues files gémissent  
Un silence mutilé.  
La neige vient à tomber.  
Eulalie blanche dans l'arbre.  
Des escadrons de nickel*

*Joignent à son flanc leurs lances.  
On voit luire un ostensor  
Sur un fond de ciels brûlés  
Entre des gorges d'eau douce.  
Des bouquets de rossignols.  
Sautez, vitres de couleurs !  
Eulalie blanche sur neiges.  
Des anges, des séraphins  
Disent : Sainte, sainte, sainte.*

FEDERICO GARCIA LORCA.

Traduit de l'espagnol  
par JULES SUPERVIELLE.



## L'AVIRON



Sous les hautes falaises, deux curraghs (\*) à l'ancre oscillaient, et leurs proues légères montaient et redescendaient au rythme doux des vagues. Leurs flancs goudronnés brillaient au clair de lune. Dans chacun d'eux les formes penchées de trois hommes étaient assises sur les bancs étroits, les bras appuyés sur les minces bords, et les doigts de leurs mains aux dos rouges touchaient de longues lignes qui flottaient, blanches, dans l'eau profonde et sombre.

Un silence pesant les entourait. D'étranges ombres passaient sur le long déroulement doux de la mer. Ces ombres tombaient des falaises. En dehors de cette zone, vers le large, le Récif-Noir ressemblait à un harpon tombé à l'eau : un net trait noir qui se termi-

(\*) *Curragh*, nom d'une espèce de bateau de pêche fait d'osier tressé recouvert de peaux, en usage sur les côtes d'Irlande, et du Pays de Galles.

(Note du Trad.)

nait en pointe. En face, le Saut-du-Noyé se dressait, falaise altièrre et cruelle avec un bec en saillie d'où s'écoulait sans cesse une eau qui dégouttait sur son énorme ventre moussu. Et à l'entour des fragiles embarcations balancées, d'autres ombres montaient sourdement des profondeurs : formes de rocs submergés où des poissons rôdaient dans des repaires et des lits d'algues jaunes en grappes.

Ils ne prenaient rien. Les lignes, amorcées avec des patelles chauffées, flottaient inutiles dans l'eau morte. Chose curieuse, encore : la lune, bien qu'elle brillât par intervalles, errait seule à travers le ciel. Aucune étoile n'était visible. Le ciel était sans couleur. Et rien ne bornait cette mer alanguie, nul horizon ne limitait ses rangées de vagues lentement roulantes.

Les hommes restaient assis sur leurs étroits bancs de bois, et tâtaient leurs lignes oisives. Peu de temps auparavant, aussitôt après la tombée de la nuit, un énorme banc de brèmes était venu autour des curraghs. Ils montaient à la façon des maquereaux, jusqu'à la surface, et mettaient le nez à l'air, comme

des cormorans volant haut dans le vent. Ils paraissaient saisis de terreur, car ils s'élançaient autour des appâts sans les toucher et mordillaient les cordes. Chacun des deux bateaux en prit une couple, puis ils disparurent. Des chiens-de-mer vinrent. Les hommes se hâtaient de décapiter les vilaines bêtes avec leurs couteaux, et de rejeter leurs carcasses à la mer. Puis les chiens-de-mer aussi disparurent.

A présent, mis en espoir par la vue de l'énorme banc de brêmes, les hommes attendaient, bien qu'aucun poisson n'eût mordu. Ils se disaient qu'une fois la marée arrivée à son plein, les brêmes reviendraient.

Leur convoitise les empêchait de remarquer le silence menaçant et ce ciel sans étoiles et sans couleur. Si les poissons revenaient, ils en rempliraient leurs barques jusqu'aux bords.

La marée avait fini de monter. Il faisait très chaud à présent. A la proue du bateau le moins éloigné de la côte, un homme avec un collier de courte barbe rousse se dressa. Il serra la ceinture qui entourait sa taille, puis, après avoir toussé, il cria vers l'autre embarcation :



— Ohé, Petit-Martin, ça mord chez vous ?

Une toux, puis une voix répondit :

— Je crois, Bartly-le-Rouge, euh... je crois bien qu'il y a quelque chose, euh... qui se prépare dans ce ciel qui n'a pas de couleur, comme un brouillard sur une montagne.

— Oui, dit Bartly-le-Rouge. Possible. Le Récif-Noir, là. Regardez-le : on dirait que c'est une canne à pêche tendue de ce côté. Et pourtant, Dieu me sauve ! en plein jour il est large de toute la largeur d'un bateau.

« C'est vrai ; c'est vrai », murmurèrent les hommes.  
« Peut-être que nous ferions mieux de relever les lignes. »

Mais personne ne bougea. Car leurs imaginations avides ne cessaient de remplir leurs bateaux de cet énorme banc de poissons aux lèvres rouges qui avaient surgi comme un miracle tout autour d'eux.

Soudain le silence grandit encore. Comme lorsque le plomb commence à fondre et coule en un mince filet argenté, tout lisse, ainsi les petites vagues fon-

dirent dans la masse unie de la mer. A présent, les curraghs reposaient immobiles sur un noir plancher immobile. On ne voyait plus la lune. Alors une masse noire emplît le ciel. Du lointain parvint un son pareil à un meuglement, et une vague se mit à bouillir doucement par-dessus un rocher poli, tout près. Elle dit :  
« Tchiii...ii... »

De chacun des deux bateaux un cri sauvage partit, répété par les échos des cavernes le long des falaises :

— Nom de Dieu ! Coupez ! aux rames ! coupez, coupez donc !

Bartly-le-Rouge, les lèvres ouvertes sur ses dents serrées, bondit à la proue de son bateau. Il tenait dans son poing son couteau ouvert, la lame en bas. D'un seul coup furieux il trancha la corde hirsute et jaune de l'ancre. Le fragile bateau frissonna comme un cheval qu'on vient d'alléger, et qui est impatient de prendre la route. Avec une gaie pirouette de sa proue, il se tourna vers l'Est. Déjà un aviron se montrait à l'arrière.

— Halez les lignes ! dit Bartly-le-Rouge.

— Merde pour les lignes, grondèrent les autres. Holà ! qu'est-ce que c'est ? Oh Jésus !

Un éclair, sillonnant le ventre gonflé du ciel, illumina tout l'air avec les couteaux recourbés de ses flammes. Au travers de sa route, un épouvantable coup de tonnerre craqua, répercuté par l'eau, la nue et les falaises. La mer de plomb frémit, avança toute vers les falaises, et gémit en se retirant.

Les deux équipages, avec de grands cris, affermissaient les tolets à coups de galets arrondis. Puis, coupés au couteau lignes et câbles à ancre, ils ramèrent.

Les avirons tailladaient la mer plate avec un bruit aigu. Le bateau de Bartly-le-Rouge allait en tête. A chacun de leurs mouvements en arrière, les hommes des deux équipages sifflaient à l'unisson. Ils mettaient toute la force de leurs cœurs farouches dans chaque coup de rame. Et les légers bateaux noirs, arquant leurs jolies proues, bondissaient sur la mer avec le long élan des saumons.

Ils se dirigeaient vers l'Est, sous la ligne des falaises

vertigineuses. Vers l'Est ; et dans l'ombre des falaises, de longs récifs et des bastions faits de rochers en saillie se dressaient, taillés comme des murs de maison par la force d'immémoriales tempêtes. Au Sud, l'océan s'étendait à présent pareil à une montagne en pente et sans sommet.

Les silencieux éclairs maintenant flamboyaient à intervalles réguliers, et le tonnerre suivait la fusillade de leurs traits. Pendant une seconde, les curraghs illuminés se détachaient, blancs et petits, puis re-traient dans la nuit absolue avec le bruit grondant et sifflant des avirons cravachant la mer.

A la lueur des éclairs, les figures des rameurs apparaissaient livides. Mais ils avaient dépassé la phase de l'épouvante. A présent c'était la lutte, et ils murmuraient posément entre eux tout en ramant et se demandaient s'ils atteindraient la rive rocheuse en dessous de leur village avant que la tempête battît son plein. Les deux bateaux allaient de front, à quelques brasses de distance l'un de l'autre. Et eux, sans rien voir, mais avec une science héritée de nombreuses

générations, les maintenaient en une ligne droite comme le vol d'un oiseau, sur la route où leurs aïeux, pendant des siècles, avaient ramé. Ils ne pensaient pas, mais un courage indomptable raidissait chaque muscle de leurs corps.

A très vive allure les deux bateaux atteignirent le promontoire du Fort. Ils le dépassèrent. Bientôt ils se trouvèrent à la hauteur de la vieille forteresse d'Ængus, juchée au sommet de la falaise. Ce fut alors que la mer creva. Le vent fondit de l'Atlantique, bousculant devant lui la mer. Et les hommes firent entendre une exclamation basse :

— C'est à nous qu'elle en a, dirent-ils.

Vite, ils se signèrent. Puis ils se turent. Les longues vagues roulantes se rompirent en morceaux qui se mirent à vivre. Ils écumaient. Ils sifflaient en s'entre-choquant, et lançaient leur bave dans l'air. Quelques-uns se penchaient, se retournaient sur eux-mêmes, puis se dressaient très haut. D'autres galo-paient bas, la crête recourbée comme s'ils avaient conscience de fuir le vent.



Les curraghs ne bondissaient plus sur leur route. Ils chancelaient, soulevant leurs poupes au travers de chaque lame massive. Les hommes à présent ne ramaient plus avec violence, mais prudemment. Leurs avirons ne frappaient plus que des coups mesurés, un demi, un quart, pour éviter juste les monstrueuses vagues couronnées d'écume qui sautaient vers eux du milieu de l'embrasement des éclairs.

Pourtant ils avançaient, noires taches ballottantes. Ils dépassèrent la Falaise-au-Cygne et arrivèrent en face du grand récif qui s'étend à l'Ouest du Gouffre-du-Serpent. Il y avait des brisants à cet endroit, car, en dépit de la marée haute, la force de la mer rejetait les eaux bien loin de la côte, découvrant même les algues noires des cavernes les plus profondes. Et sur les rochers émergés à marée basse, des vagues immenses et belles revenaient rouler sous une averse d'écume suspendue.

Pour le coup, les hommes, dans leurs bateaux, tremblèrent. Bartly-le-Rouge cria de toutes ses forces :

— Raffermissiez vos mains droites et regardez la mer en face. Refoulez-la !

La mer à présent était telle que de gros rochers y auraient flotté.

Il leur fallut virer dans le vent. Le sang gicla de leurs ongles et de leurs narines. Les deux bateaux, maintenant tout près l'un de l'autre, faisaient face à la mer, les proues presque perpendiculaires. Leurs becs en pointe et leurs épaules arrondies les faisaient ressembler à deux gros poissons noirs qu'on aurait halés, résistants, sur la surface de l'eau résistante, d'une rive escarpée et lointaine.

Puis, avec un grand cri, ils se retournèrent vers l'Est. Les deux curraghs à présent couraient vers l'Est devant le souffle déchaîné. Ils avaient fait quelques centaines de brasses lorsque, soudain, une vague colossale surgit. Elle et les deux bateaux apparurent enveloppés dans un éclair. Elle se dressa derrière la barque de Petit-Martin, tout près. Au passage de l'éclair, Bartly-le-Rouge et ses hommes la virent s'écrouler comme une falaise sur le bateau de Petit-Martin. Puis l'obscurité revint. Bartly-le-Rouge se retourna pour recevoir la vague. En une seconde

elle fut sur eux. Son écume volante emplit leur curragh jusqu'à la barre d'arcasse. Tandis qu'elle passait, et qu'ils retombaient loin d'elle dans son sillage, trois éclairs, coup sur coup, illuminèrent la nuit.

Et alors, ils virent quelque chose d'horrible dans la fantastique lumière enchantée répandue, rouge, sur les flots noirs.

Au premier éclair, ils virent un aviron debout, brandi tout droit par son manche qu'une main levée agrippait. Au-dessous, un visage se renversait avec une atroce expression d'angoisse. Ce visage avait les yeux levés, fixes, comme s'ils saluaient les cieux avec l'aviron brandi.

De nouveau la nuit.

Puis le second éclair. Ils revirent l'aviron, lancé dans l'air, de côté. La main ne tenait plus le manche.

La nuit.

Le troisième éclair. Plus rien, qu'un mur de mer qui s'avavançait sur eux.

— Retournons les sauver, cria un des hommes de Bartly-le-Rouge. Mais lui, hurla :

— Raison passe avant courage ! C'est assez de trois veuves. Ramez, nom de Dieu ! ramez !

Ils dépassèrent l'écueil en saillie. Ils atteignirent l'entrée du port. A présent, ils ramaient sans arrêt, d'un mouvement régulier, et avançaient vite entre les vagues roulantes. Leurs yeux, en dépit de leurs volontés rusées et tendues vers le salut de leurs carcasses, continuaient à fouiller les ténèbres derrière leur course.

Ils l'aperçurent encore une fois, dans un nouvel éclair. Il les suivait. Les vagues se le lançaient. Un instant il se dressa comme un mât, puis retomba en tournoyant dans la nuit.

Alors ils entendirent des appels venant du rivage.

On les fit monter, on les traîna, parmi les femmes sanglotantes et criantes. Des bras entouraient leurs cous, et on murmurait des prières d'actions de grâces en baisant leurs joues.

Mais d'autres voix hurlaient de désespoir.

Et Bartly-le-Rouge répétait d'une voix de dément :

— Nous avons vu un aviron du côté du Gouffre-du-

Serpent. Un aviron levé au ciel, et une main qui l'agrippait. L'aviron nous a suivis, mais il n'y avait plus de main après !

LIAM O'FLAHERTY.

Traduit de l'anglais  
par VALÉRY LARBAUD





# LA CHIMÈRE



*Lawrence Sterne.* — Puisque vous m'interrogez, Recteur Krooks, je vais vous dire quel est l'homme dont la vie m'a toujours paru avoir été particulièrement difficile : c'est Judas Iscariote, du jour où Jésus-Christ dit aux apôtres : « *En vérité, l'un de vous, qui mange avec moi, me trahira,* » jusqu'à l'heure où l'événement se passe, et où Judas touche les trente deniers d'argent pour prix de sa trahison. Comprenez-vous bien que Judas Iscariote a dû se trouver pendant ces jours-là seul et retranché, plus que jamais aucun homme ne l'a été avant ou après lui. Seul et retranché comme une chose de bois ou de pierre, seul et retranché comme une idole ; et il n'eût été au pouvoir d'aucun mortel de prendre part à ses sentiments, ni de s'identifier à lui.

*Recteur Krooks.* — Pourquoi ne voulez-vous pas reconnaître que Judas était méchant ? Or, il est de la nature

du méchant de nous repousser ? Comment voudriez-vous prendre part aux sentiments du méchant ? Comment voudriez-vous aimer ce qui vous répugne ? Dites simplement que Judas Iscariote était méchant, et ne faites pas de manières : Pasteur Sterne, je vois tout à fait clair en vous, et ce n'est pas la première fois : vous pensez, et cependant vous ne pensez pas ; vous êtes très intelligent, et pourtant vous ne l'êtes pas du tout. Vous parlez comme le premier homme venu, non comme un Chrétien. Et vous devriez parler comme un Chrétien, car les temps sont venus où tout homme parle comme un Chrétien, et ne fait plus de manières.

*Lawrence Sterne.* — Eh bien, permettez-moi de faire aujourd'hui des manières et de parler comme le premier homme venu, comme le publicain, ou comme le larron sur la Croix. Représentez-vous bien ceci, dans votre âme : il a été dit de vous — et par quelle bouche : « Tu es le diable. » Rien que cela. De quel poids, de quel poids infini le fardeau du temps n'eût-il pas pesé sur vous jusqu'à ce que les temps eussent été révolus, et l'acte consommé ? Ne s'agit-il pas

là, en vérité, d'un temps sans mesure ? N'était-il pas deux fois, trois fois, cent fois aussi long qu'il l'était ? Le jour était-il encore le jour, la nuit était-elle encore la nuit ? Y avait-il encore en lui été et printemps ? Est-ce que tout n'avait pas été frappé avant l'heure de sécheresse et de mort ? Je vous le demande, qu'est-ce que Judas Iscariote a bien pu faire pendant ce temps-là ? Qu'est-ce que vous auriez fait à sa place, Recteur Krooks ? Auriez-vous essayé de ne pas commettre l'acte effroyable, ou bien, par pure obstination, de le commettre ? Ou bien encore auriez-vous essayé de l'accomplir sans plus tarder, dans le moment même où la parole venait d'être prononcée, pour prendre ensuite une corde et vous pendre à un saule, en maudissant le ventre de la mère qui vous avait porté neuf mois ? Hésiter, remettre l'acte d'un an, d'un mois, d'un jour, il n'y avait pas moyen, Recteur Krooks, car dans ce cas l'acte n'eût pas eu lieu. Et il fallait qu'il eût lieu, car il était plus grand encore et plus scélérat que la vie de Judas Iscariote, et il devait être commis de la main de Judas, bien qu'à

côté de lui, la vie de Judas Iscariote fût sans portée. Je crois qu'à partir du moment où Jésus prononça sur lui les paroles terribles, Judas ne pensa plus aucune pensée ; ou bien il n'eut plus que la seule pensée de l'acte et de l'heure. Cette heure dut paraître inconcevable à Judas ; l'heure en soi dut exercer une sorte d'attraction sur lui. Dans ses pensées tout était déjà consommé, le Christ était trahi et jugé. Pourtant l'heure n'avait pas encore sonné. Où était l'heure ? L'heure était-elle passée ? L'heure s'était-elle perdue dans l'éternité et comme égarée ? Non, Recteur Krooks, croyez-moi, elle viendra, nulle autre heure ne viendra, nulle autre ne sera vraie, qu'elle seule, la dernière d'une éternité d'heures. Recteur Krooks, je me figure Judas comme un fou, qui s'imagine qu'il n'est pas Judas, mais le temps même, le jour, l'heure... Savez-vous, Recteur Krooks, ce qui parfois me paraît être bien plus incompréhensible et plus épouvantable que la naissance et la mort des hommes ? C'est le temps. Voyez-vous, la vie de Judas Iscariote n'était que Temps. Et le temps est affliction, et nulle affliction



n'est plus grande que l'affliction du temps. Je me dis souvent : l'enfer est temps, il n'est rien d'autre que temps. Et Judas Iscariote y a vécu, car il était un diable. Qu'en dites-vous, Recteur Krooks, est-ce que je fais des manières ? Ou bien est-ce que je parle comme un Chrétien ?

*Recteur Krooks.* — Lorsque Jésus-Christ dit aux Juifs : « *Le pain que je vous donne est ma chair, et je vous le donne pour la vie du Monde* », il est écrit que les Juifs se disputèrent entre eux et demandèrent : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » Pasteur Sterne, vous n'êtes qu'un de ces Juifs, vous voudriez déguster la chair, la savourer, l'avoir entre vos dents ; dès qu'on l'arrache de votre bouche, vous n'avez que la ressource de vos boutades : c'est que vous n'avez plus rien sous la dent, et que vous avez faim. Pasteur Sterne, votre esprit est un esprit de Païen et de Juif, un esprit de chair : vos boutades sont à la mesure de votre intelligence ; et elles passeront.

*Lawrence Sterne.* — Recteur Krooks, il semble

que vous ne croyiez ni au diable ni à l'enfer ?

*Recteur Krooks.* — Ce temps, que vous prenez pour l'enfer, — est la mesure du ciel et la forme céleste de toutes choses sur terre. C'est en vérité la racine, et le sommet, et les fleurs, et le fruit de l'arbre tout ensemble. Le temps est de Dieu, il est la trace et le corps de Dieu. Judas Iscariote venait de l'enfer et dès l'origine se trouvait damné, mais le temps où il compta parmi les disciples du Christ avait été fixé à l'avance : ce temps était donc sacré, et bon.

*Lawrence Sterne.* — Recteur Krooks, vous ne voulez pourtant pas dire, je suppose, que Judas Iscariote a fait une bonne action, quand il a vendu et trahi le Christ pour trente deniers ?

*Recteur Krooks.* — Comment Judas aurait-il pu faire une bonne action, quand le Christ lui-même a dit : « Judas est le diable ? » Non, je dis que le temps est bon et qu'il vient de Dieu, et que là où est Dieu, il y a aussi le temps et la clarté, et il y a aussi l'homme. Dans l'enfer, il n'y a ni commencement, ni fin, et donc il n'y a point de temps.

*Lawrence Sterne.* — Il est écrit, Recteur Krooks, que, dans l'enfer, « *il y aura des pleurs et des grincements de dents* ».

*Recteur Krooks.* — « *Il y a dans l'enfer des pleurs et des grincements de dents* » ; c'est là une parole écrite pour les Païens seuls et pour les Juifs, pour tous ceux qui sont pleins de peur, et dans leur peur ne veulent point se séparer de leur corps mais tiennent à montrer leur esprit. Dans l'enfer le Verbe n'existe pas, Pasteur Sterne, retenez bien cela ; mais où est le Verbe, là est aussi le temps, et la lumière, et la délicatesse, et l'âme, et Dieu.

*Lawrence Sterne.* — Recteur Krooks, on dirait à vous entendre que vous n'avez jamais entendu parler un fou.

*Recteur Krooks.* — Pasteur Sterne, j'ai entendu parler plus de fous, que vous ne le pensez — ou peut-être que vous ne voudriez le penser. Cependant les paroles des fous sont inconsidérées, et le temps se retourne contre elles ; en parlant, les fous demeurent obscurs ; en sorte que l'homme d'esprit se voit privé d'intelligence

et l'orgueilleux abaissé, et le fort affaibli. Leur discours est mensonge dès l'origine, et la parole dans leur bouche n'existe pas; ou bien elle est pareille à un fruit pourri, à une outre vide, à l'épée dans la main de l'ennemi.

*Lawrence Sterne.* — Je vais vous poser une question, Recteur Krooks : Quand vous mangez un poulet, mangez-vous la parole ou le poulet ? Mettons que vous mangiez le poulet — comme c'est assez probable, car vous êtes plus gras que moi et mieux en chair. Alors ? Où est la parole ? Laissez-vous la parole sur l'assiette ? Ou mangez-vous aussi la parole, sans le savoir, et sans la goûter, comme celui qui en mangeant son poulet avale un petit os ? Qu'est-ce que la parole, et où est-elle ? La parole est-elle un tout petit os ? Ou bien se sauve-t-elle, quand vous ouvrez la bouche ? Recteur Krooks, je ne crois pas à la parole. Recteur Krooks, la parole n'existe pas, si le poulet existe. Et plus il y a de poulet, moins il y a de parole. Et s'il y avait un poulet qui ne disparût pas de votre assiette, il n'y aurait point de parole pour

l'exprimer, et la faim ne devrait plus jamais vous tourmenter. C'est pourquoi je vous le dis : la parole n'est rien d'autre qu'un os ; elle n'est que faim et que mort.

*Recteur Krooks.* — Pour parler ainsi il faut que vous ne soyez pas un Chrétien, ni même un homme, mais un renard. Sans doute la parole n'est pas le poulet, et elle n'est pas non plus l'œuf ; la parole est Dieu et l'homme n'est pas là pour bâfrer et pour se soûler, mais bien pour porter témoignage ; la parole est dans l'homme, et Dieu avec elle. L'homme vit éternellement dans la mesure où il témoigne de Dieu et non d'autre manière. Vous et vos pareils, hommes d'esprit, hommes subtils, vous vous êtes retranchés du commencement, et par là de l'Écriture, et de la Parole, et c'est pourquoi vous êtes présomptueux et sans lois, et vides, et vous vivez dans les appétits comme les renards et les animaux.

*Lawrence Sterne.* — Pouvez-vous me nommer l'être qui vit sans appétits, et qui n'est par conséquent, ni un renard, ni quelque autre animal, ?



*Recteur Krooks.* — Je vous le dirai sur le champ, et sans hésiter : le prophète est sans appétits, car il relève du commencement, tout comme vous relevez de la chair, et la parole est au prophète à la fois son bras, sa jambe, son œil, son oreille, et la parole est la semence du prophète : c'est pourquoi il sait, tandis que vous désirez.

*Lawrence Sterne.* — Recteur Krooks, je voudrais pouvoir dire comme vous : au commencement était le prophète. Je désirerais alors ne plus dire un mot jusqu'à ma mort, et, me tenir silencieux en l'honneur du prophète, durant toute une éternité.

*Recteur Krooks.* — Lorsque je dis : « Au commencement était le prophète », vous devez entendre par là que le verbe et le prophète sont, au cœur de toutes choses, leur origine et leur impulsion première. Adam, qui ne fut point engendré par un père, ni mis au monde par une mère, était un prophète : sa naissance fut sa parole, sa parole fut prophétie. Sachez qu'à l'origine toutes les créatures, le soleil, la terre, la lune, les animaux, les plantes et les pierres par-



laient et prophétisaient, pareils aux prophètes. C'est de ce commencement que chaque chose tire sa force et son temps ; toute créature languit après ce commencement, et bien heureux est celui qui dans sa fin possède son commencement. Si l'on vous écoutait, Pasteur Sterne, il n'y aurait plus rien, ni Ciel, ni enfer, ni plénitude, ni vide, mais l'enfer éternellement absorberait le Ciel, et le vide la plénitude.

*Lawrence Sterne.* — Joseph, fils de Jacob, n'a-t-il pas vu en rêve les sept vaches maigres dévorer les sept vaches grasses, — et Joseph n'était-il pas un prophète ?

*Recteur Krooks.* — Joseph était vraiment un prophète et les sept vaches maigres restèrent maigres comme à l'origine, dit l'Écriture ; c'est pourquoi vous aussi vous demeurerez maigre ; et il existe ainsi un vide et une plénitude, un bas et un haut, un mal et un bien, non point certes pour vous, mais pour le prophète, à cause du discours et de la parole, à cause du temps, qui empêchent la plénitude de devenir le vide, le bien de se changer en mal, et le haut de prendre la place du bas.

*Lawrence Sterne.* — Recteur Krooks, vous savez aussi bien que moi que le temps dévore le prophète après l'avoir engendré ; le temps est contre le prophète et non pour lui.

*Recteur Krooks.* — Ah, Pasteur Sterne, il ne vous a pas été donné de penser le réel. Votre humour vous gênera toujours. Je vous le dis : il existe un temps des prophètes, et le temps des hommes, qui s'enfuient et vont à leur perte, suit le même cours que lui. C'est le même temps, et ce n'est pas le même temps. Il en va de ces deux temps comme de la plénitude et du vide. Le prophète vit dans la plénitude. Le temps du prophète est le temps compris entre le commencement et la fin, tel que Dieu le détermine, ainsi le prophète sait et dit la vérité, qui est toujours le commencement et la fin de toute chose. Que voulez-vous savoir de plus, du moment que vous connaissez le commencement et la fin ? Existe-t-il un autre savoir que le savoir du commencement et de la fin, que le savoir de Dieu ? Pasteur Sterne, s'il vous arrive jamais de perdre votre humour, vous

apprendrez que dans la plénitude il n'y a plus de différences, ni d'inimitiés, ni de comptes à rendre, ni de noms, mais uniquement la plénitude ; vous saurez que la Parole signifie précisément la plénitude et la possession de la créature, et non le vide, la nostalgie ni le désir ; vous saurez que la Parole est la chose même dans son commencement, dans sa gloire, dans sa vie et dans sa structure divine, vous saurez que, si l'homme parle comme il parle, ce n'est que pour la perfection. La peur des hommes parle des Mèdes et des Persans, de Babylone, de l'Assyrie, de l'Egypte, de Jérusalem et des serviteurs de Baal, mais je vous le dis, les Mèdes sont les Persans, les Assyriens sont les Babyloniens grâce à la Parole, Jérusalem est Londres en tant qu'elle délivre un témoignage et que la Parole est en elle, et non pas dans la bouche de ses ennemis. Vous parlez à vos ouailles de Baruch, d'Ezéchiël, d'Isaïe, de Jean et de Swedenborg, mais je vous dis que tout homme est prophète et prophétise, en tant que la Parole est en lui, et non pas au dehors dans la bouche de ses

ennemis de telle sorte qu'il soit angoissé et plein d'effroi. Pasteur Sterne, je vais vous dire encore ceci : ce que vous appelez l'âme, sans savoir ce que vous entendez par là, c'est, dans tous les sens du mot, la voix du prophète en nous, et rien d'autre. L'âme est l'homme originel, l'âme est la Parole, la créature, la plénitude et l'origine. Que voulez-vous que soit l'âme, si elle n'est pas cela ? Une petite poupée, peut-être, que le diable vous tire du gosier, lorsque vous mourez en état de péché, ou bien encore une noix, molle et tremblotante dans votre tête, ou encore une sève brune ?

*Lawrence Sterne.* — L'homme peut-il savoir s'il vit dans le commencement et dans la plénitude, et s'il est bon ? Ou bien est-ce seulement le prophète qui le sait, — et à quoi le prophète en ce cas reconnaît-il qu'il vit dans le commencement ?

*Recteur Krooks.* — Je sais que je vis dans le commencement et dans la plénitude. Un homme est seul, sans frère ni ami, dans la parole et dans le commencement ; s'il reconnaît qu'il vit dans le commencement,

c'est justement parce qu'il n'y a point d'autre voie pour le mener vers son frère et vers son ami, que celle qui passe par la Parole et le commencement. Si j'étais privé de Parole, je voudrais être Judas, qui a trahi la Parole ; je voudrais me laisser insulter à tout moment. Je voudrais être méchant et ne plus vivre qu'à l'heure de ma mort et violemment me tourner contre moi-même, si je ne savais que j'ai la Parole, que ma Parole est là, et que Dieu ne m'ignore pas.

*Lawrence Sterne.* — Recteur Krooks, si quelqu'un ment, ne faut-il pas qu'il mente avec la Parole qui sort de sa bouche ? Dites-moi, pourquoi la Parole ne le frappe-t-elle pas, pourquoi ne se dresse-t-elle pas contre lui ? Comment un homme peut-il mentir contre sa vérité ? Je vous avouerai que je n'ai jamais compris pourquoi le serpent a menti. Dites plutôt que Dieu s'est menti à lui-même, — si tant est que la Parole existe. Ainsi je n'arrive pas à comprendre pourquoi Judas Iscariote a trahi le Christ — si tant est que le Christ soit la Parole, et qu'ainsi l'on ne doive point dire que la Parole s'est trahie elle-même.



*Recteur Krooks.* — A présent, Pasteur Sterne, écoutez-moi bien ; je vais vous apprendre ce qui est aussi mystérieux que la Parole même. Si vous le comprenez, vous comprendrez beaucoup de choses. Judas voulait aimer Jésus-Christ comme les autres ; que dis-je, Judas voulait aimer Jésus plus que les autres. Judas voulait aimer le Christ, comme Judas peut aimer, d'une façon particulière, unique, inouïe jusqu'ici ; c'est pour cela qu'il embrassa le Christ sur la joue, comme vous le savez par l'Écriture, mais lorsque cet amour de Judas voulut sortir de son cœur et devenir parole, il n'était plus — retenez bien ceci, et enfoncez-le au plus profond de votre cœur — il n'était plus amour, mais s'était transformé en haine, Judas était devenu méchant, et s'était tout entier voué au diable, et c'est ainsi que Judas trahit le Christ.

*Lawrence Sterne.* — Recteur Krooks, vous avez de l'esprit, on dirait même que vous avez trop d'esprit pour être un grand prophète ; on dirait que le diable lui-même vous a inspiré cet esprit, et que vous ne devez pas vous sentir tout à fait à l'aise :



il doit vous gâter la Parole jusque dans votre bouche.

*Recteur Krooks.* — Ah ! vous êtes voluptueux, Pasteur Sterne, et vous ressemblez en tous points au ver de terre. Quand je vous vois ainsi devant moi de la tête aux pieds, j'aperçois en vous le ver ; votre volupté vous parcourt de haut en bas, et c'est ainsi que vous niez la Parole. Le voluptueux ne tolère pas que rien se forme et se maintienne ; le voluptueux exige que tout se torde et soit ver comme lui : lisse, sans commencement ni fin, sans dessus ni dessous. Sachez-le, il n'y a pas de créature aussi éloignée de la Parole, et qui vive dans un monde aussi impie que le ver de terre. Sans la Parole, nous aussi, nous serions tous pareils au ver, sans commencement ni fin, sans bien ni mal. Ou bien nous serions des hommes d'esprit, des fous, des bavards comme vous, Pasteur Sterne. Car, retenez-le bien, personne ne vit aussi loin de la Parole que le bavard ; lorsqu'un homme d'esprit parle, c'est que le ver se tord en lui dans sa convoitise, et pour nulle autre raison.

*Lawrence Sterne.* — Qu'en pensez-vous, Recteur

Krooks, y a-t-il plus de bavards que de prophètes, ou bien tout juste autant ?

*Recteur Krooks.* — Qui dénombrera les bavards ? Leur nombre est infini ?

*Lawrence Sterne.* — C'est faux, Recteur Krooks, c'est faux, je maintiens qu'il n'y a pas un seul bavard de plus, pas même un demi-bavard. Je maintiens que le vide est exactement aussi grand que la plénitude, et qu'un prophète peut toujours entrer dans un sot, pour peu que vous le vouliez. Mais vous êtes un grand homme, et vous ne le voulez pas ; c'est là ce que vous appelez la Parole, le commencement et la plénitude, et c'est moi que vous traitez de bavard et de sot, parce que je me tais, et ne crois pas à la Parole. Recteur Krooks, au nom de la Parole, laissez-moi maintenant parler : les bavards ne tirent pas d'eux-mêmes toutes les paroles qu'ils profèrent ; ils les reçoivent des prophètes ; s'il n'y avait pas de prophètes, les bavards seraient peut-être des créatures très silencieuses, comme les belettes ou les étoiles filantes. Recteur Krooks, je fais grand cas de ces bavards

silencieux ou de ces fous, comme vous voudrez. Je vais vous parler d'eux, comme vous m'avez parlé des prophètes ; c'est seulement alors que la paix et la concorde régneront entre nous, ainsi qu'il convient. Recteur Krooks, vous avez dit que la Médie était la Perse, l'Egypte Rome, et Jérusalem Londres, dans l'ordre de la Parole, ou, ce qui revient au même, dans le temps et la plénitude ; je me permets d'en conclure qu'un vrai prophète doit posséder l'art de vivre à la fois en Médie, en Perse, à Jérusalem et à Babylone, ce qui doit certainement accroître son prestige et sa gloire, et le placer bien au-dessus d'un homme ordinaire et à plus forte raison d'un bavard, d'un fou ou d'un homme d'esprit, qui ne sont capables de vivre et de mourir qu'en un seul et même endroit ; (c'est au point qu'un homme d'esprit qui pourrait vivre à la fois à Rome, à Babylone et à Jérusalem cesserait dès cet instant d'être un homme d'esprit). Recteur Krooks, vous avez sans doute entendu parler du Prince Hamlet, qui, plutôt que de vivre dans son royaume, eût préféré habiter une coquille de noix — c'était, j'en suis sûr, pour

pouvoir étaler son esprit au lieu de prédire comme un prophète. Comme le Verbe sépare le ciel et la terre, je prétends que le fou vit quelque part entre ciel et terre, dans sa coquille de noix ; d'où vient que le ciel et la terre ne se confondent pas et que la plénitude n'entre pas dans le vide. Recteur Krooks, vous avez parlé de volupté à propos du bavard et du fou, cela me plaît, car comment un fou pourrait-il devenir sage, sinon par volupté ? Mais voyez vous-même : les bavards vivent entre ciel et terre, et n'ont rien qui leur appartienne ; il faut donc bien qu'en eux tout ne soit pas voluptueux, fuyant ou sinueux, mais qu'il s'y trouve quelque élément de décision et de résistance, et qu'il arrive au fou de se taire quand le prophète parle. Recteur Krooks, je vais vous parler de mon oncle Hammond Sterne de Bath, le frère de mon père : je n'ai connu personne d'aussi peu prophète que lui, ni qui eût aussi peu désiré que la Médie fût la Perse, Babylone l'Egypte, et qu'un homme de Bath vécût en même temps à Londres. Oncle Hammond, non, tu n'étais pas un de ces prophètes qui parlent, parce que

la Parole est en eux dès l'origine : tu n'as été qu'un bavard, parce qu'en ton âme tu étais infiniment silencieux ; un sot, parce que tu étais infiniment sage ! Oncle Hammond, ton nom m'est aussi cher que les noms d'Osée, d'Ezéchiël, d'Isaïe et de Baruch le sont aux hommes. Oncle Hammond, ton nom est pour moi bien des noms ! Quand je prétends que mon oncle n'était pas prophète, et ne voulait point l'être, je veux dire qu'il ne cherchait pas non plus à être un grand roi, un grand général, ou un grand évêque, et à acquérir la gloire et le grand nom, qui l'eussent maintenu dans la mémoire des hommes. Non, Recteur Krooks, mon oncle Hammond Sterne de Bath voulait être petit : Que dis-je ! Il ne voulait même pas être petit, car il savait trop bien que celui qui est très petit est très grand et inversement. Et c'est pourquoi il voulait être l'oncle Hammond tout court, l'oncle Hammond Sterne, de Bath, de la Compagnie des Indes Orientales, en retraite, et rien d'autre. Il ne voulait être pris ni pour un homme particulièrement bon, ni pour un homme particulièrement mauvais, mais tout bonnement pour



l'oncle Hammond Sterne, aussi n'allait-il pas au temple le dimanche. L'oncle Hammond n'aimait pas l'étrange, ni l'extraordinaire, ni le surprenant, et il n'avait pas peur de la mort. Certes, la pensée que la mort pouvait le surprendre lui était pénible. Elle lui était pénible comme si, lui, l'oncle Hammond, n'avait pas été l'oncle Hammond de Bath, mais quelque grande personnalité étrangère sortie d'un spectacle pathétique ou d'un récit touchant ; il vivait ainsi intimement uni à la mort, comme à une épouse chérie ou à un ami précieux ; il la serrait sur son cœur, et ne fermait pas une fois les yeux, la nuit, sans se demander s'il les ouvrirait encore une fois dans sa vie. L'oncle Hammond d'ailleurs ne croyait pas en Dieu, sans toutefois aller jusqu'à prétendre que Dieu n'existait pas : l'oncle Hammond ne pouvait se figurer un Dieu qui se souciât en particulier de Hammond Sterne de Bath. Sans doute raisonnait-il ainsi : il faut que Dieu soit là, quelque part, très loin de nous ou tout près ; peut-être allant de surprise en surprise, peut-être ne s'étonnant de rien, enfoncé qu'il est dans ses vieilles habitudes. Dès que l'on parle de



Dieu, pensait-il, l'on peut toujours dire le contraire. Ainsi convient-il de penser : Non, Dieu ne se soucie pas de l'oncle Hammond Sterne de Bath. Et quelle raison de s'en soucier ? Comment l'exiger de Dieu ? Pauvre Hammond Sterne de Bath ! Très bien ! Tu as raison ! Mais peut-être Dieu se soucie-t-il justement de toi, Hammond Sterne de Bath, plus que des rois, des chanceliers et des évêques ; peut-être Dieu est-il touché d'une façon toute particulière et inouïe par le cas de Hammond Sterne de Bath ; peut-être Dieu éprouve-t-il par moments le désir tout à fait précis d'apporter à l'oncle Hammond Sterne des figues ou du gâteau aux raisins, et de lui tirer ensuite l'oreille pendant qu'il les mange, comme si c'était le fruit défendu.

L'oncle Hammond parlait souvent de Dieu ; à la vérité, il lui arrivait même de bavarder à son sujet. Je me rappelle ainsi qu'il me dit un jour : « Lory, Mistress Cust et toi vous croyez tous deux que Dieu est un vieillard à la barbe blanche, aux pommettes rouges, avec une couronne sur la tête, comme un roi, et toutes sortes d'oripeaux, et c'est dans cet accoutrement que

vous le voyez assis depuis une éternité sur son trône, attendant la fin, qui n'arrivera jamais, il le sait très bien. Moi je dis que Dieu doit être une petite souris grise dans son trou, qui ne bouge ni ne sort, qui n'a pas eu de lard depuis une éternité, et qui se réjouit de n'avoir pas eu de lard depuis une éternité : c'est là toute sa vie. Tu ne peux pas me prouver le contraire, Lory, personne ne le peut, même pas le pasteur Stonebridge, par conséquent j'ai raison, et toi aussi tu as raison, de même que Mrs Cust. » Recteur Krooks, je vous avais bien dit que mon oncle Hammond Sterne de Bath n'avait rien d'un prophète. Il était moins prophète qu'aucun homme depuis Adam : ce qui eût été risible dans la vie d'un prophète, et même indécemment, devenait souvent pour lui chose importante et de grand poids. Vous ne me contredirez pas, si je dis qu'un prophète doit être sans habitudes (ou ce que l'on convient d'appeler ainsi). L'homme qui a le pouvoir d'être à la fois en Médie, en Perse, à Jérusalem, à Londres et à Bath, ne devrait pas priser, par exemple ; et j'avoue qu'il m'étonnerait fort s'il se mettait à se

moucher très haut près de moi, et même simplement à se moucher. Un homme tel que lui ne devrait pas non plus jouer de la flûte, ni siffler. Quant à mon oncle Hammond Sterne de Bath, il pouvait se permettre de priser, de jouer de la flûte, de siffler, en un mot de faire tout ce qu'il voulait. Comme il n'était pas prophète, tout ce qu'il faisait était d'un grand poids, possédait sa durée, et pouvait servir de règle. Je vous le demande, Recteur Krooks, qui en savez plus long sur les prophètes que nous tous, pouvez-vous imaginer un prophète, un nouveau Baruch, par exemple, qui n'aimerait pas les boutons, qui aurait peur des boutons, qui serait pris de convulsions et rendrait l'âme si on le fourrait tout nu dans une boîte à boutons avec une infinité de petits boutons, plats, gris ou jaunes, en os, en corne, en nacre ou en fer-blanc ? Non, vous ne pouvez pas l'imaginer ; vous devez même penser qu'un tel prophète serait non seulement ridicule, mais encore qu'il ne serait pas prophète du tout, et que Dieu devrait préserver les hommes de jamais voir se lever parmi eux un tel prophète pour leur annoncer la

vérité. Mais pour vous donner la preuve que mon oncle Hammond Sterne de Bath n'était pas un prophète, je vous dirai qu'il avait vraiment une épouvante, une peur de ce genre, à la vue des boutons. Voici : la vue des petits boutons gris, jaunes, usés, groupés en tas, inspirait de la répugnance à l'oncle Hammond. La vue d'un grand bouton rond, mettons gris pâle, et placé en évidence, provoquait en lui un dégoût physique, une véritable frayeur, et le jetait dans le chagrin. L'oncle Hammond, tandis qu'il détournait la tête, pensait : chaque bouton devrait être en quelque sorte moyen, exactement moyen ; cette juste moyenne devrait être son âme ; il faudrait que les hommes convinssent entre eux qu'un bouton qui n'est pas exactement moyen n'a pas d'âme, et d'ailleurs n'existe même pas, ou bien est tout à fait répugnant. « Mais, qui me dit, Lory, que ce bouton-ci est vraiment moyen, et qu'il n'est pas un tantinet trop grand ou trop petit ? Où est la mesure du bouton ? Le bouton miraculeusement moyen, je ne veux pas vous le cacher plus longtemps, ce bouton doué d'une âme, et dont la couleur

est si miraculeusement moyenne, ce bouton-là n'existe pas, il ne peut pas exister. Ceux qu'on rencontre par millions, ce sont ces petits boutons agités, jaunes ou blancs et les autres grands, et gris. Lory, je voudrais qu'il n'y eût pas de boutons, je voudrais qu'à leur place, il y eût quelque chose de tout à fait différent. Je puis me figurer un monde civilisé sans boutons, ou tout au moins sans ce nombre excessif de boutons. »

Il me racontait que sa mère avait eu chez elle, comme dame de compagnie, une vieille demoiselle, Miss Aurelia Dale ; et cette vieille demoiselle possédait dans sa boîte à ouvrage une grande boîte en fer-blanc pleine de boutons. « Il y en avait là des milliers, de toutes couleurs, et de toutes grandeurs. Tous les boutons qui se perdaient dans la maison et que Miss Aurelia parvenait à rafler échouaient dans cette boîte. Miss Aurelia Dale était profondément pénétrée de la conviction qu'il manquait à chaque homme un bouton, mais sans que l'homme le sût, étant naturellement étourdi et distrait, alors qu'elle, Miss Aurelia Dale, le savait



fort bien ; ainsi, grâce à sa prévoyance, aucun bouton ne pouvait plus se perdre, et il était inévitable qu'en toute occasion le bouton assorti se trouvât dans la boîte. Lory, il n'est jamais arrivé, je pense, que le bouton exigé par les circonstances manquât dans la boîte, et je suis même convaincu qu'elle contenait des boutons étranges, affreux, et uniques en leur genre, pour lesquels les circonstances favorables n'avaient pas encore été inventées. Lory, je vous assure que cette grande boîte de fer-blanc était pour moi un abîme d'épouvante, je dirai même un enfer ; il m'arrivait d'être frappé de stupeur devant elle, lorsque Miss Aurelia Dale, de ses doigts agiles et secs y pêchait un bouton plat et gris, pour le coudre à quelque pantalon ou à quelque jupe de la maison. Lory, personne ne peut me prouver que l'enfer n'est pas une boîte de fer-blanc, avec plusieurs millions de boutons dedans ; il ne s'y trouve ainsi aucun homme, rien que des boutons ; tous les hommes méchants y sont transformés en boutons, les envieux en petits boutons blancs ou jaunes, les orgueilleux et les vani-



teux en grands boutons gris ? » L'oncle Hammond pensa quelque temps à écrire l'histoire des boutons ; il y voyait une histoire de la décadence de la race humaine — décadence dont il était d'ailleurs intimement convaincu.

Comme tous les historiographes de l'ancienne école, il voulait que son histoire commençât au Paradis. Adam, suivant lui, n'avait de boutons nulle part, par contre c'était le premier homme qui s'entendît à faire une boucle. Et cependant une boucle est bien quelque chose d'aussi vivant, humain, précieux et spirituel, qu'un bouton, par définition même, est commun et répugnant. « J'aime les boucles, Lory, j'aime les boucles plus que beaucoup d'autres choses. Une boucle a toujours quelque chose d'original ; c'est tout un art que de bien faire une boucle, non moins que de la défaire. Si seulement il y avait plus de boucles que de boutons ! Je divise les hommes en deux espèces : les uns aiment les boucles, et les autres les boutons ; en général je partage les hommes eux-mêmes en boucles et en boutons. Lory, réfléchis-y, es-tu une boucle ou un

bouton ? J'espère que tu es une boucle.... A mon avis, me disait-il encore, Enée, Achille, Romulus, Cyrus, — pour ne nommer que quelques-uns des anciens — et les patriarches, n'avaient que très peu de boutons à leur toge, et peut-être n'en avaient-ils pas du tout ; je crains qu'il ne vienne un temps où il y aura des boutons partout où se posera le regard : les hommes se pareront de boutons et se les coudront sur le dos ; il leur arrivera même de s'asseoir sur leurs propres boutons. Alors les hommes auront perdu leur sensibilité, et jusqu'à leur âme ; ils seront dénués d'imagination et n'inventeront plus rien ; ils n'auront plus aucune retenue et toucheront à tout ; ils engendreront des enfants sans pudeur, aussi éhontés que de petits singes ridés. Lory, as-tu jamais remarqué combien les singes aiment les boutons, combien ils sont curieux de boutons et excités dès qu'ils en voient ? C'est au point qu'ils ont tendance à voir des boutons partout, et même — horreur ! — à prendre des boucles pour des boutons ? Je suis prêt à compter cent livres d'or à qui m'apportera un singe, capable d'éprouver de la

répugnance pour un bouton, et de l'amour pour une boucle qu'il prendrait bien pour une boucle et n'essaierait pas de défaire. Mon oncle Hammond, à l'entendre, voyait à la figure d'un homme s'il aimait ou non les boutons. Il disait volontiers : Voilà encore une figure à boutons. Il pensait aussi qu'il suffisait de voir des mains ou des doigts pour reconnaître s'ils aimaient ou non à toucher des boutons. Des mains grossières, épaisses et rouges ou bien tout à fait pâles, bleuâtres, malades, sillonnées de veines devaient être, à l'entendre, agréablement chatouillées par le contact des boutons, comme si les boutons étaient quelque chose de tout à fait exquis : l'essence même de l'original et du rare. Elles étaient ainsi conduites à croire que les boutons sont indestructibles, et qu'il est inconcevable que l'un d'eux se perde jamais. Les hommes sans harmonie aiment les boutons, cela n'est plus douteux : moins il y a d'harmonie dans leur âme, plus ils aiment les boutons. Je serais étonné qu'un laquais ne considérât pas les boutons comme quelque chose de tout à fait particulier, de distingué et de merveilleux, alors

que la boucle lui paraît sans aucun doute superflue et gênante; c'est que le laquais n'a point d'imagination et manque d'une mesure qui lui soit propre. Les boutons d'argent et d'or aux livrées des laquais sont d'ailleurs les seuls vrais boutons, les boutons indiscutables, et en quelque manière les boutons naturels du genre humain.

Mais mon oncle s'agitait tout particulièrement et s'abandonnait à de sombres pensées lorsqu'il lui arrivait de parler des quatre grands boutons de nacre fixés à l'habit d'un clown célèbre de son temps, *Big Button*. Les pensées que ces quatre boutons éveillaient dans l'esprit de l'oncle Hammond étaient absolument originales et ne tarissaient pas. L'oncle Hammond pouvait, à partir de ces boutons, penser dans toutes les directions, jusqu'à Dieu; il fallait donc considérer comme un grand bonheur pour lui qu'il ait pu les voir. Recteur Krooks, peut-être avez-vous déjà entendu parler de *Big Button*, bien que vous lisiez les Prophètes au lieu d'aller au Vauxhall? *Big Button* venait tous les ans de Londres à Bath, pour chanter et danser devant les baigneurs. C'était un nain,

haut de quatre pieds à peine ; il avait une grosse tête ronde, et au milieu de la figure une grande bouche étirée comme du caoutchouc ; il portait un habit jaune avec quatre grands boutons de nacre, d'un gris blanc. L'oncle Hammond, qui ne manquait pas une représentation, avait pour ces boutons un goût tout particulier, on pourrait presque dire qu'il les aimait d'une façon surnoise ; il les appelait les quatre boutons de l'absence de mystère chez les hommes ; quant à l'habit jaune, ajoutait-il, ce n'était pas un manteau magique, mais en quelque sorte le contraire d'un manteau magique. Le manteau d'un grand magicien, Zoroastre, Klingsor ou Paracelse, confère la puissance sur les mystères de la nature ; couvert d'étoiles, de lunes, et des signes du zodiaque, sans boutons et sans coutures, il est l'image de la robe de la nature, qui a été faite par Dieu, elle aussi, sans boutons et sans coutures ; ainsi l'habit jaune de *Big Button*, avec ses coutures nombreuses et apparentes et ses quatre affreux boutons de nacre, était la robe même du vide et de la vulgarité humaine.



L'oncle Hammond Sterne de Bath était tout à fait convaincu que si l'on avait déboutonné cet habit, l'on n'y eût rien trouvé dedans, sinon un second habit pareil au premier, et puis encore un autre et ainsi de suite, sans fin. Et *Big Button* ne devait plus sortir jusqu'à sa mort de cet habit : il se trouvait donc particulièrement exact de dire qu'il n'était ni magicien, ni prophète, ni témoin ; mais chacun de ses pas exquis, sa voix de fausset, ses oreilles, tout en lui, annonçait qu'il était irrévocablement *Big Button*, et n'avait rien du prophète, du magicien ni du témoin. Je ne pense pas qu'aucune créature humaine ait jamais pu se trouver aussi loin du prophète Osée ou d'Ezéchiél que l'était *Big Button*. Osée délivre la Parole, et la Parole a des bras et des jambes, des yeux et des oreilles, un foie et des reins, tout comme un être humain. Mais ce que dit *Big Button* n'existe pas, ou s'évanouit aussitôt, nous fait faux-bond et se perd. *Big Button* dit : « Je t'aime », et ce n'est déjà plus vrai ; il lui a suffi de le dire. Ou bien *Big Button* chante : « Je suis l'empereur de Byzance » ; il a déjà cessé de l'être.



Peut-être a-t-il vraiment été empereur de Byzance, ou de Trébizonde, ne fût-ce qu'un instant, le temps de le dire ; ensuite, il ne l'est plus et tout est fini, car *Big Button* ne possède pas notre temps et notre durée, mais le seul temps et la durée de l'air qu'il chante, ou de sa danse et de ses petits pas mignons ; de même il n'est pas né d'une mère comme nous ; il n'a ni frères, ni sœurs, et ne peut engendrer d'enfants, comme les autres hommes, nés pour mourir : oh, Créature unique et précieuse, sans rien d'humain, sans mystère, sans responsabilité, sans méchanceté et sans réduit secret ! Je ne peux me figurer aucun peuple, aucune société de créatures pareilles à toi, mais je peux imaginer que tout à coup, au lieu d'un *Big Button*, en voici deux, ou quatre, ou neuf, ou cent, autant qu'on voudra, qui surgissent et qui ne chantent plus : « Je suis l'empereur de Byzance », mais qui sont là seulement pour ne plus être là, et par conséquent sont, et dans le même moment, ne sont pas. Je dois avouer que les opinions de l'oncle Hammond Sterne sur *Big Button* devenaient souvent insondables. Il disait

ainsi : « Il s'ensuit que si l'on multiplie ce même *Big Button*, qui ne peut d'aucune façon se reproduire, par vingt ou par un chiffre quelconque, il faudra qu'il perde les quatre boutons étranges et hideux de son habit, et l'habit lui-même, et tout le reste, et que le produit soit peut-être une petite balle, Lory. Il faut donc supposer, que malgré tout, et bien qu'il soit infécond, il y a en *Big Button* le désir de devenir une chose, une balle, et de perdre ainsi ses quatre affreux boutons. Il ne peut en être autrement, Lory ; le désir le plus intime de *Big Button* est une balle, l'âme de *Big Button* est une petite balle bariolée, une balle d'enfant, qui saute et rebondit, qui est partout et nulle part, tout à fait muette, et qui est peinte pour cette raison de toutes les couleurs du ciel et de la terre. Lory, j'aime *Big Button*, à cause de son âme, plus que je ne puis dire, de même que j'aime, plus que je ne puis dire, une petite balle bariolée ; une balle, vois-tu, n'a rien d'un bouton, et l'on ne devient pas balle sans se débarrasser de tous ses boutons et des complications accessoires, ce qui est

un grand bonheur. Le centre d'une balle n'est pas un bouton, non ; on pourrait même dire que le centre d'une balle, comme de tout objet, est en quelque manière le contraire d'un bouton, et qu'il est aussi profond et réjouissant qu'un bouton est repoussant et plat. Lory, puisque nous sommes parvenus jusqu'ici, il convient de pousser plus loin encore, et de dire que tout bouton, en quelque endroit que Miss Aurelia Dale ou toi l'ayez cousu, se trouve toujours au point le plus éloigné du centre de l'objet, quel que soit le nom que tu puisses donner à cet objet ; or dès l'instant qu'il s'agit d'une boule, chaque point de la surface se trouve à égale distance du centre ; il s'ensuit qu'une boule devrait être tout entière bouton, ce qui serait à vrai dire un grand malheur pour la boule, ou bien qu'il n'y aurait aucun bouton qui puisse trouver place sur la boule : plus une boule est grande, plus elle est donc valable et divine ; plus elle est petite, plus elle est ridicule et insignifiante. Un tailleur indiscret peut encore employer les boules minuscules comme des boutons, et les coudre sur les habits et les redingotes des

laquais ou des chanceliers, Dieu sait que nous ne pouvons l'en empêcher. Les grosses boules et les grosses balles, Lory, sont infiniment loin de nous ; ce sont les soleils et les planètes. Tenons-nous en à celles-là, Lory, éternellement à celles-là ! Tout ce qui est vivant, chaque créature sans exception, homme ou bête, est une boule, une balle, un soleil de ce genre, et tu dois les aimer, non parce que tu tiens à toi et que tu portes un habit bigarré, orné de beaux boutons mais parce que tu es en eux, et qu'ils sont en toi de toute infinité. » Il y avait d'ailleurs dans l'oncle Hammond un amour très grand, très secret, et silencieux, mais toujours agissant, pour tout ce qui vit, pour tout ce qui révèle une vie intérieure, pour toute créature ; plus que les hommes, il aimait les bêtes, mais il les aimait d'une autre façon que les hommes aiment leurs chiens, leurs chevaux, leurs chats ou leurs dindons, il les aimait d'un amour secret et sauvage, d'un amour animal et divin en même temps. Dans son petit jardin de Bath, il y avait toujours une petite ménagerie, pour lui tout seul. Celui qui allait voir l'oncle Hammond le trouvait la plupart

du temps devant une petite cage, où il avait enfermé une martre, une loutre ou un jeune renard. Il garda quelque temps un chat sauvage, qu'un ami lui avait envoyé d'Ecosse. Je le vois encore aujourd'hui tel qu'il était le jour où il me le montra. Il se tournait sans cesse vers l'animal, et le regardait. Il y avait dans son regard quelque chose de félin, de sauvage et de langoureux à la fois ; il voulait toucher le chat, mais il retirait toujours sa main ; ce n'était pas qu'il le craignît, non, ses gestes exprimaient un tout autre sentiment il eût voulu entrer en contact avec l'animal de tout son être, le pénétrer, et parvenir ainsi en quelque façon à habiter la bête ; voilà ce qu'il voulait. Je revois encore son regard inquiet, à la fois langoureux et aigu, je l'entends encore s'écrier brusquement d'une voix étrangère : « Etre là-dedans, Lory, profondément enfoui là-dedans — tout est là, c'est là le secret, c'est l'avenir et le bonheur : partout à l'intérieur des êtres, dans le tréfonds, dans le sang et le cœur des créatures, dans le cerveau, dans les poumons, dans la semence, partout, et une fois là se taire et sombrer. » Recteur Krooks,



vous le voyez, mon oncle Hammond Sterne de Bath n'était pas un prophète, au sens où vous l'entendez, car il ne croyait pas en la Parole. Mais peut-être pourrions-nous l'appeler un prophète à rebours, un prophète ridicule : un prophète sans parole, un prophète qui sombre et se tait ?

RUDOLF KASSNER

Traduit de l'allemand

par B. GROETHUYSEN et J. PAULHAN.



LA BOSCO

LÉOCADIE ET PIERRE L'AVEUGLE



## LA BOSCO

Du grand-père de M<sup>lle</sup> Chopinet de Boisgelin on avait beaucoup parlé sous Louis XVI, mais la Révolution avait si bien ruiné et démoralisé cette illustre famille que le père n'était plus qu'un petit homme d'affaires mal famé, un si petit homme d'affaires et si mal famé que M<sup>lle</sup> de Boisgelin n'eût pu séduire qu'un pauvre tout nu et encore peu chatouilleux sur l'honneur.

Après l'enterrement de son père, elle demeurait seule à quarante-cinq ans et comme elle n'avait plus les moyens de garder une servante que le tripot de Chopinet leur permettait d'entretenir que bien que mal, elle décida d'épouser un laquais qui irait chercher « son » eau, la seule chose à laquelle M<sup>lle</sup> Chopinet ne se fût jamais réduite, eût-elle dû mourir de soif.

Elle commit donc son notaire qui ne s'enquit guère à la recherche de ce prétendant qu'elle voulait jeune et s'enquit elle-même. Or, un jour M<sup>lle</sup> de Boisgelin qui avait toujours quelque réparation en train chez elle, atteinte qu'elle était de ce que son père appelait « la maladie du bâtiment », avisa le maçon-fumiste qui venait tout gaillard, bien rondelet, rosé, rasé de frais, la moustache à papillotes, vingt ans, de se poser par hasard sur le toit, pour y réparer le chenal. Comme il plaisait, elle lui dit tout droit : « Garçon, tu es marié ? — Non. — Es-tu riche ? — On me nourrit, loge, blanchit et je touche ma pièce de deux francs le dimanche. Il me reste d'avance en poche quatre sous ce jourd'hui. — Comment t'appelles-tu ? — Pierre. — Mais encore ? Ton autre nom. — Je n'en ai mie. — Où est ta famille ? —

On sort de l'hôpital où l'on entre on ne sait comme ? par un tour. — Te marierais-tu ? — Bon Dieu ! quelle femme voudrait de toi, Pierre ? — J'en connais une. — Ah ! est-elle jeune ? — C'est selon. — Plus que moi ? — Moins que toi. — Riche ? — Plus que toi. — Sans doute. Mais encore ? — Une maison montée, un jardin à cottage, un nom, voire un nom de noblesse, une vingtaine de mille francs, la moitié en obligations, l'autre en louis. — Une maison montée, un jardin, on épouserait bien « cela ». Est-elle plus âgée que vous, la demoiselle ? — Non. — Moins ? — Non plus. » Alors, Pierre fixé, clignant de l'œil, regarda M<sup>lle</sup> de Boisgelin. Évidemment : « La pourrais-je trousseur ? » se demandait-il ?

Nœuds de ruban par-ci, nœuds de rubans par-là, un suivez-moi-jeune-homme à l'épaule épinglé qui pendait jusque sur le talon de la bottine, les hanches soulevées en ouïes de poisson quand l'envergure du bas de la robe de soie, comme une cloche tintinnabulant, ballait, museau fleuri d'une livre au moins de pommade rosat, cheveu poudré de blanc d'Espagne, deux mains à chaque bras, une main et le gant, tels des oiseaux et leur ombre dans les branches d'un saule avec entre deux boucles d'oreilles qui eussent pu orner aussi bien le bout du nez sans qu'on en fût plus gêné et, comme dans les guiches mêmes serpentes, un sourire pris qui avait attendu quarante-cinq ans l'occasion de couler un peu de douceur : — « Vieille fée, se répétait Pierre, accomplie, maligne à plaisir. Va, ma chienlit de Carnaval, une maison montée, une pièce montée ! » Comme il sentit bouger quelque chose en lui : — « C'est oui, » pensa-t-il et tout haut : — « C'est oui. A quand la noce ? »



La Boisgelin, sa poudre secouée, sa pommade fondue, les rubans envolés, apparut bientôt ce qu'elle était, quinteuse, pouilleuse, un peu bossue. On l'appelait « Bosco », mais toujours une dentelle déchirée qui encadrait son visage de Maréchale de Luxembourg de pacotille, ses vieilles soies, ses perles, ses colifichets décelaient la poussière de tant de siècles de gloire dont ses os étaient pétris et voulaient du matin au soir humilier Pierre devant elle, même encore la nuit dans leur lit, quand elle était invisible.

En Pierre, elle n'avait de considération que pour « la jeunesse » qui porte le seau, qui n'est le propre de personne, puisqu'elle appartient à tout le monde à tour de rôle et qui était la seule chose qu'en lui elle eût épousée, comme à lui étrangère après tout, un don gratuit de la nature qu'elle lui payait chaque jour en avance d'hoirie, du moment qu'il partageait son toit, son baldaquin de coutil et sa table. Ainsi se croyait-elle autorisée à mépriser tout le temps tout le reste dans la personne de Pierre qu'elle considérait un peu comme à son service l'ordonnance du Maréchal de Luxembourg de pacotille qu'elle aurait dû épouser et qui était parti en campagne.

Mais dès qu'elle se souvint que Pierre était maçon de son métier, une Boisgelin « malade du bâtiment » ne put pas ne pas le promouvoir à la dignité d'entrepreneur de maçonnerie pour qu'il lui construisît sans délai, avec l'aide de deux ou trois mendiants recrutés le long des routes, un château qu'ils habiteraient ensemble. L'emplacement serait celui de la maison où elle était née, où elle

avait demeuré toujours, qui donnait sans courant d'air, ni cour intérieure ni double entrée, celle d'honneur et celle du service, entre une boulangerie et la prison sur la seule rue Monte-à-regret, au sommet de laquelle ne s'élevait jamais que de temps en temps, comme une distraction de foire, la guillotine.

Les démolitions commencées, la Boisgelin retira ses meubles dans la buanderie du jardin lointain dont elle afferma la moitié et la pauvre boulangère, leur voisine, eut beau crier pitié qui était veuve avec trois enfants sur les bras, quand on lui découvrit le flanc de sa demeure, sous prétexte de mitoyenneté et qu'elle se trouva exposée toute nue à la vue du monde et au mauvais temps — sans buanderie au fond d'aucun jardin pour y cacher son meuble. Du moment qu'on avait adressé, dans les délais prévus, une sommation en règle, la Bosco était tranquille, qui avait sucé le code avec le lait et préféré le cadastre à la géographie, de la tête aux pieds fille d'un homme d'affaires véreuses et dans l'ignorance la plus obstinée de l'Évangile qui est la part des sots.

Dès l'aube, un livre, un plan, un mètre ou une truelle d'une main, en mantelet court, ses cheveux sous leur fanchon, appuyée de l'autre main sur une canne à pomme de cuivre, elle venait travailler, travailler avec les maçons, travailler les maçons, les presser et elle soutenait « son entrepreneur » du regard. Cependant, malgré la hâte qu'on mit à bâtir, avant qu'on eût entassé vingt centimètres de pierres et de mortier, le Maire envoya un agent de police qui signifia que la maison était en reculement de deux mètres sur la rue. La Boisgelin qui ne l'ignorait pas, avait pensé, gagnant du temps, prévenir l'attention municipale et voilà qu'elle se trouvait quinaude. A peine désolée cependant, elle fut contente, dès qu'elle eut décidé avec elle-même de récupérer sur sa voisine de gauche tout ce que la commune lui prenait sur une autre dimen-



sion et dès qu'elle se fut dit que, si sa maison en était réduite au peu de profondeur d'un placard, du moins ce placard aurait-il la largeur et la hauteur d'une cathédrale, elle rayonna.

\* \* \*

La boulangère, en sursaut s'éveillant, apprit qu'on la lésait bien sûr, quand tout d'un coup le pic et la hache se mirent en pleine nuit, à minuit, à bruire, à deux pas de son lit, derrière la bâche qu'elle avait tendue pour se couvrir avec sa nichée et il fallait certainement qu'on bâtit contre le droit pour bâtir à la lanterne, quand il y avait le jour. Elle se leva d'un bond sans réfléchir et alla chercher son frère qui était fermier à deux lieues, pour qu'il défendît les limites de son royaume, mais quand ils arrivèrent, le mur avec de l'aide avait monté déjà et le fermier voulut-il mesurer l'alignement, la Bosco, sans égard pour sa robe, pour sa bosse ni pour elle-même, sur le ciment frais du mur se coucha. Le fermier de colère allait porter la main sur elle ; elle cria qu'on lui faisait violence, qu'on faisait violence à une femme, à une femme de son âge, qu'on la déchirait, qu'on déchirait sa robe de pou-de-soie, qu'elle était infirme et qu'on la battait, qu'elle ferait voir au juge « les contusions ». En interpellant comme ceux d'amis tous les visages qui peuplaient les fenêtres de la rue, la Bosco effarouchait le paysan qui reculait chaque fois qu'elle disait : « Il ne sait pas, le malheureux, à quoi il s'expose, qu'il joue la cour d'assises, » et elle suppliait qu'on allât chercher les gendarmes. La boulangère qui n'aimait pas le scandale ni les procès commençait à craindre pour elle et pour son frère elle ne savait

quoi dont la voix de la Bosco, si férue des lois, les menaçait et à se souvenir qu'elle était toute nue en proie au mauvais temps avec ses petits, que c'était ridicule à elle que de ne faire, en ne cédant pas, que retarder la construction d'un mur qui était le seul objet de son attente, quel qu'il fût, dût-il l'enfermer dans un silo, puisqu'après tout il la protégerait, ainsi ne désira-t-elle plus que ce qu'elle avait craint d'abord, de voir monter ce mur, quel qu'il fût, pourvu qu'il lui cachât d'abord cette Chopinet.

Comme chaque fois que son frère tournait les talons pour entendre les plaintes d'une sœur, la Bosco se levait et le mur montait et que chaque fois qu'un mètre à la main, le fermier repaissait, la Bosco se recouchait sur le travail tout chaud et le mur cessait de monter, les ouvriers les bras croisés disparaissant dans l'ombre des fondations et la Bosco déroband la lanterne sous son manteau, la boulangère se décida ouvertement à devenir la complice de ses ennemis, en amusant elle-même son frère pour qu'il n'entravât plus l'œuvre et que le mur montât plus vite. Quand le mur fut de la taille d'un enfant de dix ans, la boulangère fut plus calme. Bientôt la bosse de la Bosco disparut derrière le mur et l'on ne vit plus enfin que la pointe de son chignon. Il semblait à la boulangère que des anges sous ses yeux enfermaient pour son édification une damnée en enfer, mais se retourna-t-elle, elle s'aperçut que c'était elle qui en était réduite à l'étroitesse d'un silo, si sa maison avait diminué d'un tiers. Cependant, pour se consoler, elle se dit qu'elle y était enfermée du moins avec la Justice.

\* \* \*

Il y eut encore bien des scènes autour de ce mur que la Bosco ne quitta plus, comme si elle eût eu besoin de le couvrir au milieu de la réprobation publique.

Aucun voisin ne lui parlait et personne jamais ne franchissait la porte d'une maison insolente, toute en pierre blanche et si haute, ornée qu'elle était de figures sculptées et d'un balcon dans ce quartier noir écrasé, quand la ville entière ne comptait que la Préfecture qui eût plus d'un étage, deux et un pauvre perron à auvent. N'eût-ce été cependant que pour voir ce château qui n'avait que dix mètres de large sur cinquante de hauteur, comme une tour, on venait rue Monte-à-regret, même les jours où il n'y avait pas d'exécution capitale et c'était merveille vraiment que cette guérite gigantesque hissée avec tant d'efforts pour vous aguicher et qui ne réussissait à être aperçue de vous que si vous aviez le nez dessus dans un enfoncement pareil à une impasse privée, entre une boulangerie et le violon.

\* \* \*

Quand la dernière chambre fut tapissée, la Boisgeline paya ses notes et quand elle eut payé ses notes, il ne resta dans son étui que deux pièces d'or. C'est à ce moment qu'elle dit à Pierre que, tout en lisant les livres de droit que son père lui avait laissés, elle

pourrait bien tenir un petit commerce de tout repos : qu'il lui installât des rayons et des tiroirs et qu'il fît faire un entablement à devanture vitrée au rez-de-chaussée pour donner à leur château l'air d'un magasin, que ce qu'elle vendrait, ce seraient des clous. Seulement personne ne vint acheter des clous dans ce recoin du monde, aussi vit-on bientôt les jours de foire Pierre partir dès l'aube avec des piquets et une bâche sur une brouette qu'il poussait. Il allait élever sur le marché « un banc » à dais brodé où M<sup>me</sup> Pierre ci-devant de Boisselin se tenait toute la sainte journée en dentelle dans un petit fauteuil Louis-Philippe devant une table à compartiments. Elle y classait des pointes de toutes les grandeurs en cuivre, en fer, en acier, des vis, des pitons, etc., les vendant au poids au moyen d'une petite balance de précision ou à la douzaine au gré du client et sans un sourire, comme si elle eût eu peur de se compromettre, en mêlant à ce commerce quelque chose d'elle-même. Mais si passait un dignitaire, une religieuse ou un prêtre et qu'elle les aperçût dans son face-à-main, bien qu'elle fût myope et impie, si loin qu'ils fussent d'elle, elle se levait pour leur faire honneur et il n'était pas d'exemple que par faiblesse ils ne l'eussent saluée si bas qu'à la fin elle seule était honorée. Ainsi était-elle contente, si elle tenait plus à l'honneur qu'à l'estime d'une ville où l'on avait coutume de dire, jouant sur les mots, de celui qui ne se faisait pas remarquer par sa vertu qu'il avait autant de vices dans sa tête que la Bosco de vis dans sa boutique.

\* \* \*

Pierre se promenait durant ce temps, se fiant au bon sens de sa

femme qui valait bien un grain de beauté dont il ne se privait d'ailleurs, s'il y prit la teigne qui lui mangea tous les cheveux de place en place, au point qu'on finit par dire aussi chaque fois qu'on se trouvait devant un parfait potage : on en mangerait sur la tête de Pierre de Boisgeline.

\* \* \*

Un fait à ne pas omettre, c'est que le jour où M<sup>me</sup> Pô décida de clouer sur une croix d'ébène le Christ en porcelaine que M. Sarciret lui avait donné, ce fut chez la Bosco qu'elle vint acheter les clous et bien plus que ce fut la Bosco et le père Ducellier, le concierge de l'abattoir, ébéniste-menuisier à ses heures de loisir, qui le clouèrent dessus. On raconte qu'en le clouant, ils lui cassèrent le bras droit et que ce fut Pierre qui fit chauffer la colle et raccommoda le bras de Dieu.

\* \* \*

Auprès de la Bosco, Pierre se chargeait de toutes les besognes serviles : balayait, « vaisselait ». Il allait naturellement à la fontaine au moins dix fois le jour, car la Bosco répandait de l'eau partout par plaisir, inutilement, excepté sur elle-même qu'elle lavait avec discrétion, de peur de faire entendre, en se lavant, qu'elle fût sale. Si elle répandait tant d'eau en effet, ce n'était pas pour la propreté, ce n'était pour rien que pour que Pierre, qui en



retournait chercher aussitôt, se souvint que ce n'était qu'à cet usage que sa femme l'avait destiné, en l'épousant. De la poste, de la perception, du tribunal, de l'église, c'était affaire à elle et aussi, ce qui est singulier, ce qui sera par une étrange ironie du sort, sa faiblesse et sa perte, d'aller dès le matin, avant le jour, chez l'épicier, dans la crainte sans doute que Pierre ne le mouillât, chercher elle-même « son » cognac.

\* \* \*

Dès que les voisins, le garçon de la boulangère surtout, se furent aperçus de ce parti pris, d'une telle manie, si curieuse chez une femme qui ne s'était mariée que pour ne pas aller chercher de l'eau, ils décidèrent d'établir une nuit sur deux des barricades au moyen de plâtras et de fagots, disposés de loin en loin, au pied des portes entre le violon et l'épicerie, pour que la Bosco y achoppât. Ainsi quand elle errait dans la pénombre avec sa topette dans le corsage, suivant myope les trottoirs la main au mur et la jambe entravée par ses dentelles, il fallait au moins qu'elle fît à l'aller et au retour deux ou trois chutes qu'on guettait, en pouffant, mais il n'arriva jamais qu'elle laissât choir la fiole pleine, la déposant à côté d'elle avant de tomber, même la dernière fois qu'elle fut tuée sur le coup.



## LÉOCADIE

A peine la Bosco fut-elle morte, on vit arriver un soir de dimanche, rue Monte-à-regret, en compagnie de Pierre une femme inconnue. Sa robe gris-bleu pâle, courte devant, traînait loin derrière elle, lui donnant l'air à la fois d'une douairière et d'une communiant ; des sabots trop grands comme des navires et son chapeau encore plus grand, tel un toit de chaume. Le visage par les oppositions qu'il rapprochait inquiétait. Si la bouche annonçait l'énergie la plus féroce, les yeux, quand ils vous fixaient, se chargeaient d'une langueur maladive pareille à celle des yeux des biches avec ce surcroît de veulerie que crée l'habitude de la défaite. Il y avait une jeunesse encore dans l'arrangement piquant des traits, mais le teint les enveloppait comme d'une commune flétrissure.

\*  
\* \*

Quand elle parla plus tard, son vocabulaire aussi fut une énigme ; elle savait présenter le mot grossier avec distinction, être incorrecte avec élégance, ce qui est beaucoup plus difficile que d'éviter la grossièreté de parti pris et l'incorrection. On ne pouvait lui donner d'âge ni de lieu, ni de rang, même pas un sexe plutôt que l'autre, tant la peau rude, l'attitude brutale, la carrure des membres et le timbre de la voix eussent convenn à un homme.

Femme, elle eût pu être aussi bien une religieuse déchue qu'une maquerelle de village repentie, une souillarde qu'un prince eût entretenue dix ans dans la splendeur et abandonnée qu'une princesse crottée, mais princesse quand même, qui se serait souvenue de ses origines et les eût rappelées rien qu'à sa façon de relever ses pauvres cheveux ou son manteau sordide. Le comble, c'est qu'elle s'appelait « Léocadie ».

\* \* \*

Le même soir qu'elle entra chez Pierre, elle n'en sortit plus et ce fut un étonnement pour la rue après cette apparition subite, que cette présence imprévue devenue tout d'un coup définitive. Pierre n'avait renseigné personne sur ses intentions. Était-ce une gouvernante ? une parente lointaine de la Bosco qu'il avait fait venir pour le soigner ? Tant d'incertitude empêcha tout le quartier de dormir. Le lendemain, dès l'aube on la guettait. Elle se montra sur le balcon où personne depuis dix ans ne s'était aventuré. Il y avait là dans une caisse des capucines qui se ressemaient toutes seules chaque année ; elle les arrosa ; dirigea autour des balustres les branches hagardes. Une à une, toutes les fenêtres comme dans un grand élan de fête s'ouvrirent sous sa main ; elle secouait les rideaux, les doubles-rideaux, se déplaçant dans un nuage de poussière, mais le plus étrange, c'était que « M<sup>me</sup> Pierre », comme on l'appelait déjà, fût pieds nus dans ses navires, voguant le long des balcons, en chemise décolletée en cœur de quatre doigts, ses petites mèches noires nattées et rejetées sur ses épaules, comme si elle eût été seule en plein bois et non dans une rue passante de ville.

\* \* \*

Peu à peu, elle s'imposa ; justement parce qu'elle était naturelle et extraordinaire, on lui pardonnait tout. Vite familiarisée avec le gros comme avec le menu, elle n'abusait jamais de sa victoire. Pierre d'ailleurs décida qu'il l'avait épousée quelque part en catimini. Nul ne se donna la peine de vérifier à l'église ni à la mairie si les bans avaient été affichés, publiés. L'avaient-ils été ? On le crut, pour être plus à l'aise avec M<sup>me</sup> Pierre et comme M<sup>me</sup> Pierre disait, non sans emphase, parlant de la maison de Pierre « le château de mon mari », c'était que c'était un château pour elle et parce qu'il y avait dedans quatre lits de montés et qu'elle disait avec fierté, avec une fierté de parvenue : « J'ai quatre lits sous moi, » on pensait qu'elle avait été pauvre, avant que Pierre l'eût épousée. Mais parce qu'elle avait aussi coutume de dire « Maman » comme les grandes dames, parlant de sa mère, on pensait qu'elle avait été bien élevée. De ces revers de fortune et de ces origines fabuleuses qu'on lui prêtait, elle tirait sans paraître tout à fait ni le savoir ni l'ignorer, une gloire. Si ceci la rapprochait des humbles et cela des autres comme pour qu'elle n'eût pas d'envieux, elle était de plain-pied avec les deux parties du monde.

\* \* \*

Bientôt bien plus, on l'aima. Elle avait tant d'attentions déli-

cates, généreuses et de toutes les sortes de délicatesse, de générosité avec ses voisins et même avec les passants inconnus. Elle distribuait l'automne tous les fruits et depuis le printemps toutes les fleurs et tous les légumes de son jardin, parce qu'elle ne se plaisait à vivre que de pain, de beurre et de vin rouge avec Pierre. Elle conservait seulement quelques poires, quelques pommes et la plus avantageuse de ses citrouilles qu'elle rangeait sur la cheminée de sa chambre où tout cela pourrissait systématiquement :

« C'est pour beauté, » disait-elle.

S'il pleuvait, elle guettait les gens qui passaient sans parapluie, leur offrait le sien et de les abriter jusque chez eux elle-même, s'ils étaient embarrassés.

\* \* \*

Toute la vie de Pierre et de M<sup>me</sup> Pierre était publique, sans dessous. Les rideaux qu'elle avait tirés un matin, le matin de son arrivée, jamais plus ne s'abaissèrent sur la vitre. De blancs devenus jaunes, gris, puis noirs, elle ne les lava point et peu à peu effilochés, déchirés, en lambeaux, troués à y passer la tête, elle ne songea pas à les raccommoder ; quand ils furent tombés tout à fait, elle ne les remplaça pas. Ils ne lui étaient d'aucun usage, même le dimanche, quand elle lavait le dos de Pierre ou que Pierre lui lavait le dos, s'ils se servaient de rideau l'un à l'autre. Ainsi l'on assistait aux repas, au coucher de Pierre et de sa dame, comme à ceux des rois, comme s'ils eussent mangé et dormi dans la rue, dans leur placard vitré et il y avait toujours quelqu'un aux fenêtres d'en face qu'on louait pour les voir faire. La motte de beurre était entre eux et un litre de vin rouge devant chacun.

Un peu plus loin la tourte de pain bis. On taillait dans le sec et l'on allait au gras avec deux petits couteaux de poche pareils, à chaque bouchée. Surtout on buvait ferme et les draps étaient à la portée de la main, une chandelle fumant dans la lanterne magique.

\* \* \*

Chaque matin, Pierre grimpait vers les carrières de la montagne où il cassait les cailloux et Léocadie descendait dans la vallée où elle travaillait dans une ferme. De peur que Pierre eût besoin d'elle, elle ne partait jamais qu'un peu après lui et elle rentrait le soir toujours un peu devant pour aller l'attendre sur la route. C'est que Léocadie avait conscience d'être un peu la servante de Pierre, comme Pierre avait été le domestique de la Bosco, et comme il avait toujours dit « M<sup>lle</sup> de Boisgeline », parlant de sa première femme, la seconde l'appelait « M. Pierre ». Elle était d'ailleurs tellement plus jeune et plus forte que lui qu'elle l'aidait de bonne grâce, lui arrachant des mains pour les porter, dès qu'elle le rencontrait, ses massettes et sa musette. Pierre alors se mettait à ramasser du bois, gêné d'avoir l'air d'être servi, mais à partir des faubourgs, bras dessus, bras dessous, chacun dans ses navires. Leurs navires faisaient tant de bruit sur les pavés qu'on les entendait de chez eux venir, du moment qu'ils avaient quitté la route et à force de ramasser des branches qui s'étaient muées en fagots et des fagots, c'était à la fin toute une forêt qu'ils entraînaient derrière eux à la remorque, et qui balayait la chaussée, compliquant d'un étrange roulement sourd de char le bruit clair de leurs quatre sabots comme du pas d'un seul cheval immense. Tout à



coup, leurs deux chiens aveugles qui avaient passé la journée à dormir devant la porte close, dressaient l'oreille et ils se mettaient en branle, boiteux, galeux, pouilleux, crasseux, vrais paquets de laine sans yeux, chargés de grelots de crotte et de papillotes de foin, pour, longeant les maisons, humant les parfums des portes, comme s'ils les eussent comptées, le museau en terre, aller au-devant de Pierre et de sa Dame leur faire fête : lugubre fête de mauvaise odeur, de bave et de poussière ! On les recevait mal, mais on ne leur eût pas pardonné d'oublier cet hommage qu'ils devaient à des maîtres tout le jour absents, occupés à gagner le peu de pain trempé qu'ils partageraient avec eux le soir. Pierre et Léocadie les traitaient régulièrement, dès qu'ils les apercevaient, de : « Fainéants. Voilà nos fainéants. » Comme s'ils eussent été jaloux de leurs bêtes et comme si de ne rien faire eût été le comble d'un bonheur dont elle n'eût su que faire d'ailleurs, M<sup>me</sup> Pierre ajoutait : « Fainéants comme des dieux. »

\*  
\* \*

L'endurance de « M<sup>me</sup> Pierre » était devenue proverbiale, fantastique à ce point qu'on ne savait plus au juste avec elle à quoi s'en tenir ni à qui on avait affaire. A trois heures du matin elle était levée par tous les temps, poussant le courage à l'impassibilité. Quand ils avaient quitté la maison, elle et Pierre, chacun tirant de son côté dans la nuit, seuls debout à cette heure sur la terre, ils s'entendaient marcher l'un l'autre longtemps et après de longs silences, quand ils arrivaient à de certains points de l'espace, un écho réveillé brusquement renseignait celui-ci sur le che-



min que l'autre avait fait. Dans les fermes, « M<sup>me</sup> Pierre » fanait, moissonnait, ramassait les légumes et si par hasard, en cueillant les cerises, elle tombait d'une échelle de trois mètres et se cassait deux côtes, elle remontait de suite le degré, poursuivant sa besogne, comme si de rien n'était et ne se plaignait pas plus que vous pour une égratignure et seulement quand sa journée était finie. Une fois ne la vit-on pas choir sous un chariot de foin qui lui passa sur le corps, mais elle s'était relevée déjà pour pousser à la roue. On en était à se demander si M<sup>me</sup> Pierre était bien en chair et en os comme tout le monde, en caoutchouc, en rocher, fakir, sorcière ou le diable en personne.

\* \* \*

Elle donnait au moindre détail de sa misère un tour enjoué et pittoresque, bien charmant pour les autres. Une fois par exemple, on voulait lui vendre un fourneau. C'était l'été. A deux heures du matin, la chemise déboutonnée jusqu'au nombril, elle se pavanait sur son balcon pour avoir un peu de loisir, profiter de la fraîcheur et causer plus librement avec une voisine que son asthme retenait toute la nuit à la fenêtre : « On m'a fait une cuisinière vingt-cinq francs hier, disait-elle, mais je compte bien l'avoir installée aujourd'hui chez moi tous frais payés pour dix francs cinquante. » On la lui livra pour six francs vingt-cinq et le lendemain toujours à la même heure sur son balcon, et en chemise déboutonnée jusqu'au nombril elle en parlait à la même voisine asthmatique : « Je viens d'allumer ma cuisinière, Madame Pardoux. Je l'ai allumée, avant de m'habiller. C'est que ce n'est pas la cuisinière de tout le monde. On a ses caprices. Il fallait qu'elle fumât la première

de la ville. Elle a fumé. Je suis tranquille. Vous viendrez la voir. Savez-vous qu'elle a deux fours pour six francs vingt-cinq. Il est vrai qu'ils n'ont pas de porte, mais j'en fabriquerai deux avec des planches et de la tôle. C'est une affaire conclue ; il n'y a pas à y revenir, grâce à Dieu. » Tout le jour (c'était dimanche), elle couva l'objet de ses rêves et en entretint le passant : « Je sais bien qu'elle n'a pas de « ronds », mais j'ai de vieux culs de casseroles qui remplacent. » Le soir, elle invita la rue entière à visiter cette pièce de musée, comme on fait les honneurs de sa maison et l'on s'écrasait dans la porte, parce qu'il était impossible d'entrer d'abord à cause de la fumée qui vous suffoquait et ensuite, quand on l'avait pourfendue de la main, de rien voir, parce que la fumée vous aveuglait. M<sup>me</sup> Pierre seule ne paraissait pas le remarquer : « Je sais bien que la fontaine perd, concédait-elle, peut-être pour détourner l'attention de la fumée ou prévenir une réflexion de la part de quelque maladroit qui l'eût obligée à être déçue, mais une boîte de conserves près du puits et où est le mal ? » Depuis longtemps la boîte de conserves était pleine, la maison inondée, tout le monde avait les pieds dans l'eau, mais M<sup>me</sup> Pierre ne paraissait pas s'en apercevoir. Un moment cependant, elle avoua qu'elle devait veiller à ne pas garnir sa bouillotte avant d'allumer, parce que l'« eau éteindrait le feu » : « Les tuyaux sont plats comme des affiches », poursuivait-elle et elle achevait tout haut son inventaire dans un grand élan d'optimisme : « Mais personne ne pourra dire que la cuisinière de M<sup>me</sup> Pierre n'a pas de tuyaux. »

\*  
\* \* \*

Le dimanche, quand on s'était lavé mutuellement le dos, on

venait s'asseoir tous les deux devant la porte en grande toilette, avec autant de solennité que l'Officiant des Vêpres jusqu'à ce qu'un ami passât qu'on amenait boire à l'intérieur. S'il y avait une fête particulière, M<sup>me</sup> Pierre imposait à Pierre le vêtement à bourrelet démodé qu'il avait porté pour épouser la Chopinet de Boisgelin et elle montait dans la robe à taille gris-souris de celle-ci, qu'elle « boutonnait avec des épingles », parce qu'elle était plus grosse que « la première ». La traîne allait à l'avenant. De piquer des nœuds de velours noir partout elle ne pouvait manquer, la Bosco en avait laissé une armoire pleine. Sur ses épaules elle jetait une ruche de tarlatane mauve brodée de papillons de laine écrue, une gerbe de fleurs grossières immense au bras et les voilà partis. Les fleurs grimpaient jusque sur l'épaule de Pierre, comblant l'espace qui séparait leurs deux visages. Ils avaient chacun une grosse canne ferrée qu'ils tenaient de la main opposée, bras dessus, bras dessous toujours, tel un attelage de Carnaval, les deux chiens aveugles devant :

« Nous allons porter des fleurs sur la tombe de Maman, » déclarait précieuse M<sup>me</sup> Pierre, si on l'interrogeait sur le but d'une si fière expédition et l'on se demandait si elle ne se moquait pas de vous. Où pouvait bien être en effet cette « tombe de Maman », puisqu'on n'avait jamais su d'où M<sup>me</sup> Pierre venait ? Le cortège passait-il devant chez Clodomir, Clodomir l'invitait à « relayer » un instant, ce qu'on faisait, avant de repartir cahin-caha, en pleine campagne où l'on s'enfonçait pour ne revenir qu'à l'aube du lendemain.

## PIERRE L'AVEUGLE

Quand Pierre devint aveugle, ce fut une grande pitié. Il ne savait pas ce que c'était. Il marchait plus mal, « chavirait », comme il disait. Les objets le fuyaient et il croyait que c'étaient des vapeurs qu'il avait « comme les femmes » : « J'avance dans un brouillard », disait-il et puis : « Il est toujours quatre heures du matin pour moi » ou bien « J'en suis réduit au petit jour », encore : « Le jour ne se donne plus la peine de se lever tout à fait pour moi » comme si le changement qu'il subissait se passait loin de lui, autour de lui, dans les choses, dans le monde, et non pas en lui. Alors, M<sup>me</sup> Pierre cessa d'aller travailler au compte des fermes. Elle accompagnait Pierre, lui donnant le bras par les chemins, si bien qu'ils auraient pris tous les deux tous les jours pour un dimanche, n'eût été le malheur. D'abord, elle revint chez elle, après avoir conduit Pierre à la carrière et puis comme elle était toujours « par les chemins », elle décida de « n'en revenir plus », d'attendre la fin du jour auprès de Pierre sous la tente. Elle lui tiendrait compagnie. Elle devinait si bien qu'elle était de plus en plus nécessaire à Pierre, pour l'aider à retrouver sa massette après ses coins et aussi, à l'heure du déjeuner, sa musette.

Bien que les femmes ne fussent pas admises dans les limites de la carrière, on toléra d'abord la présence de Léocadie ; ensuite on s'y était habitué. Au fond de son cabas, elle rangeait des pailles. Bu'elle tressait avant de les coudre sur des formes de laiton qu'un chapelier lui « avançait ». Tout le temps que Pierre cassait, tail-

lait, elle tressait, cousait, disant — « Gourds sont mes doigts pour la babiole. Besogne, quand reviendras ? » ou : « Patience démange » et « mes jambes me mordent ». Aussi un jour que Pierre était fatigué prit-elle machinalement sa massette et elle se mit à cogner sur le granit. Elle cogna si bien qu'elle y avançait plus que lui, plus que n'importe qui. Ils cassèrent donc de compagnie, chacun à son tour, puis ensemble et bientôt Pierre, ne distinguant plus le blanc du noir ni de ses mains la pierre, comme il se blessait, ce fut M<sup>me</sup> Pierre toute seule qui cassa, tailla et c'était Pierre qui tressait, cousait. « Je me cache derrière lui, disait-elle, pour travailler. Si l'on savait que ce n'est pas lui, que c'est moi, on nous jetterait dehors tous les deux. Il fait la femme. Je fais l'homme. Est-ce que ça les regarde, comme « je m'arrange » avec Pierre ? Quand le directeur passe, je lui montre mes chapeaux, Pierre compte ses pavés. Tout le monde est content. » Mais un jour ce fut toujours minuit pour Pierre et c'était l'hiver. Il n'y vit même plus assez pour tresser ni coudre, ni surtout pour suivre le sentier sans tomber, bien que sa femme presque le portât, quand il y avait péril. Elle vint seule. On souffrit l'exception. M<sup>me</sup> Pierre d'ailleurs de moins en moins ressemblait à une femme, pas même à un être encore humain, de plus en plus à une bête. Elle ne se lavait jamais, se levant si tôt avant le jour et pour mieux marcher dans la neige peut-être ou avoir moins froid, pour « prévenir aussi l'inconvénient » comme elle disait, elle seule se comprenant, elle passait les pantalons de Pierre en velours à côtes jaune, larges comme des montgolfières avec des pièces de toutes les couleurs partout. Sur ses épaules elle jetait un « charrier » bure, un châle écossais et encore un cache-nez, si bien qu'on ne la voyait pas « dans ma maison, disait-elle, comme une tortue ». Ses pieds étaient nantis de trois paires de bas au moins, cachou, gris, noirs,



sous des chaussettes crème qui retombaient par-dessus la tige de gros souliers jamais brossés depuis dix ans, qu'elle ne lançait pas et qui nageaient encore dans les navires. Le bruit était invraisemblable que faisait cette machine pesante, dès qu'elle se déplaçait, plus pesante encore le soir.

\* \*  
\* \*

M<sup>me</sup> Pierre, quand elle partait, installait Pierre dès six heures du matin dehors sur le trottoir cimenté avec à la portée de sa main tout ce qui lui serait nécessaire pour sa journée ; un panier de provisions, du bois qu'il équarrissait et si on lui demandait ce qu'il faisait, il répondait gravement :

« Des manches de massettes pour Léocadie. »

La porte close, Léocadie gagnait la montagne.

Qu'on ne se donnât plus la peine de retirer les contrevents du magasin, depuis qu'il était aveugle passait, mais qu'on fermât sa porte, quand il était assis devant, ulcérait Pierre, comme s'il eût été aveugle deux fois. Sans doute on avait peur qu'à son insu « un malfaisant » s'introduisît dans la demeure, mais Pierre ne pouvait pas douter, sans se faire injure, qu'il n'y eût pris garde. Ainsi entendait-il toute la journée le bruit de cette clé dans la serrure et il ne cessait de la sentir présente dans la poche de Léocadie, comme au centre de sa propre âme une présence brûlante, cette clé et en effet il n'y avait plus d'espace pour lui qu'en lui-même comme à sa disposition un coupon d'étoffe noire tendue entre les deux murs de la prison et de la boulangerie qu'il pouvait toucher de ses deux bras étendus, sans quitter sa chaise. Captif



qu'il était de l'encoignure, sa chaise le blessait en quatre points rouges, distants d'abord, qui peu à peu se rapprochaient jusqu'à n'en plus faire qu'un immense le soir, comme un anneau de feu autour de son cœur où la clé était inscrite ; à ses pieds les deux chiens qui n'y voyaient pas plus que lui geignaient.

\* \* \*

Pierre mit plus de temps qu'un autre à s'habituer à être aveugle et il s'y habitua si mal qu'il ne s'y habitua jamais, s'il en mourut. Quand il s'était assoupi un moment par exemple et qu'il s'éveillait tout d'un coup, il ne se souvenait plus qu'il n'y voyait plus, qu'il n'y voyait pas, il attendait seulement d'être un peu éveillé, comme un supplément de réveil pour y voir, qu'une seconde paupière se soulevât après l'autre, mais comme rien ne bougeait, il portait la main à ses yeux, il les frottait. Inutilement. Était-ce pour protester alors ou pour tenter la chance, surprendre ce qu'il en adviendrait, il s'en faisait accroire, il faisait comme s'il y eût vu et il lui semblait en effet qu'il eût suffi de si peu de chose pour qu'il y vît, puisque les choses étaient toujours devant lui et qu'il était toujours devant les choses et que la lumière n'avait pas cessé d'être pour les autres ; pourquoi aurait-elle cessé d'être pour lui seul ? Il se levait, il faisait un pas, puis deux comme s'il eût dû en se déplaçant, déplacer quelque chose, une taie, un rideau, un nuage. Inutilement. Ensuite, il avait beaucoup de mal à se retrouver, à retrouver ses jambes, ses bras, sa chaise, l'encoignure, sa tête, son cœur, le coupon d'étoffe noire, le disque de feu, la clé, son équilibre et encore son équilibre intérieur. S'il eût eu moins

de courage, sans doute eût-il renoncé à ces expériences. Mieux valait se résigner une bonne fois, mais de peur de renoncer à l'espoir ou à une seule illusion ! Pierre défaisait et reconstruisait sans cesse sa douleur.

\* \* \*

Un jour, on le vit sculpter du bois qui prenait une forme funèbre :

— « C'est une Croix, dit-il, solennel, pour la tombe de la défunte « maman » de Léocadie. » Mais où l'on éprouva que ce « maman » lui embarrassait la langue : « Travaillait-il pas pour lui-même ? »

\* \* \*

Comme, dès qu'il ne travaillait plus, il ne savait non plus quelle contenance devant sa porte un aveugle doit prendre, qui est celle de l'impassibilité qui ne s'acquiète que peu à peu ; s'il entendait quelqu'un approcher qui eût pu être aussi bien son meilleur ami que son pire ennemi, de peur de se tromper et pour ne pas paraître indifférent au premier ni trop malheureux au second, il sifflotait et souvent en même temps il pleurait et comme le monde ne cessait d'aller et de venir devant lui, il sifflotait et pleurait presque tout le jour. Suspendues à ses yeux, ses larmes, d'abord invisibles, erraient longtemps le long de la paupière et couraient vite se cacher dans sa barbe. Il ne les essuyait jamais, de peur de paraître les remarquer et pour ne pas attirer l'attention sur elles.

S'il arrivait qu'on parlât devant lui, même si l'on s'adressait à lui et s'il s'en doutait, il ne répondait pas, à moins qu'on le nommât, comme s'il eût craint d'être pris en flagrant délit de cécité ?

\* \*

Lentement, M<sup>me</sup> Ferneix, la veuve du pharmacien en retraite, descendait la rue Monte-à-regret, pour se rendre à l'église chaque soir à cinq heures, ses deux mains jointes pacifiques sur un ventre un peu pointu ; elle regardait tour à tour comme les tableaux d'une prière les enfants de l'agent de ville qui jouaient sous le marronnier de la cour de la Mairie, l'âne de la laitière attaché au mur de la prison. Enfin, elle saluait consciencieusement de la tête Pierre l'Aveugle, comme s'il eût pu la voir, avec le même respect qu'elle faisait sa génuflexion devant l'autel du Saint Sacrement. Peu lui importait qu'il la vît lui rendre ses devoirs, pourvu qu'elle n'y eût pas manqué. Dieu était sensible à cette dévotion et peut-être par quelque détour Pierre aussi, s'il prononçait toujours le nom de M<sup>me</sup> Ferneix avec tendresse et se réjouissait au fond de son cœur qu'elle fût possible, qu'elle existât et qu'elle passât devant lui, le soir, en le saluant.

\* \*

Comme Pierre ne savait pas à quelle heure déjeuner, M<sup>me</sup> Pierre eut l'idée, pour qu'il n'eût recours à personne, de monter le réveil-

matin sur le midi et de le cacher derrière la porte. A midi, le réveil sonnait ; alors Pierre savait qu'il avait faim.

\*  
\* \*

Le soir, quand elle rentrait, Pierre entendait avant les chiens, grâce à son ouïe plus fine, M<sup>me</sup> Pierre de loin venir et comme il prenait leur lenteur pour un manque d'empressement, il s'emportait, leur reprochant leur ingratitude et il se dérangeait tout de suite, assez vite, inutilement s'agitait, comme pour leur faire honte et il les piquait de son bâton et il les gourmandait sans merci :

« Ah ! ce que j'en ai du bonheur de l'avoir ! s'écriait-il si quelqu'un lui parlait de Léocadie dans la journée. Ah ! si je l'avais pas, qu'est-ce que je ferais. J'irais mourir à l'hôpital, comme j'y suis né. Ah ! ce que j'en ai du bonheur ! » Il l'avait tellement répété qu'il finissait sans doute par le croire et c'était de la jubilation, une fête, quand M<sup>me</sup> Pierre arrivait. Mais lasse, elle appréciait froidement cet accueil. Sans mot dire, qu'un bonjour bourru, elle mettait dans la serrure la clé et quand elle avait préparé le vin, le pain et le beurre, elle venait s'asseoir à côté de Pierre en pleine rue, dans l'encoignure où ils dinaient.

\*  
\* \*

Parfois, la sentant si lasse, Pierre oubliait encore une fois qu'il était aveugle et s'il avait besoin de quelque chose, pour ne pas

déranger sa femme, comme s'il allait le prendre lui-même, il se levait machinalement, mais M<sup>me</sup> Pierre l'arrêtait, le questionnait d'abord doucement et puis peu à peu cruelle :

« Qu'est-ce que tu cherches ? »

— La porte.

— Et si tu la trouvais, qu'est-ce que tu chercherais ?

— Le sel par exemple.

— Et où que t'irais le chercher, le sel ? »

Il s'arrêtait tout droit, s'appuyait plus fort sur sa canne, le front obscurci, les mains crispées :

« Où que j'irais le chercher ? j'y vois pas.

— Où que t'irais le chercher ?

— J'y vois pas. »

Honteux, il pleurait. Elle secouait la tête et elle allait chercher le sel. Quand elle revenait, il tâtonnait, poursuivant sa chaise ou bien, las de tâtonner, elle le trouvait assis par terre, découragé par son propre aveu :

« J'y vois pas. »

Alors, elle l'aidait à se relever froidement, des mains, non du cœur, sa tête raidie. ses gestes loin d'elle, sans paraître se baisser

\* \* \*

Quand ils avaient dîné, M<sup>me</sup> Pierre en venait, pour se distraire elle-même, à raconter ce qu'elle avait appris chez le boulanger, chez le marchand de vin ou à la carrière. Par exemple, elle lançait :

« Pierre, la femme de l'albinos ; tu sais, l'albinos ? Eh bien ! elle est morte. »

Pierre se demandait pourquoi elle avait dit « l'albinos » plutôt que Bouilleron. S'il n'avait pas été aveugle, elle n'aurait pas dit « l'albinos » ; elle aurait dit « Bouilleron » :

— « Pierre, la femme de Bouilleron est morte. »

Alors, Pierre lui répondait « Bouilleron », mais ne reprenait pas « l'albinos ».

« L'albinos » c'était parce qu'il était aveugle.

\*  
\* \*

Parfois, durant qu'ils étaient assis devant leur porte, passait la fille de Trillaud, le charron.

Un soir, la main en visière :

« Ah ! c'est vous, Mademoiselle, criait Léocadie, grisée par le dernier rayon du jour. Ce soleil vous éblouit qu'on en a les yeux perdus, comme ce pauvre Pierre qui « n'y voit pas ». Attendez, je vais vous donner de l'herbe pour vos lapins. » Pierre trépignait de rage.

M<sup>me</sup> Pierre avait toujours été bonne, obligeante avec ses voisins même les plus éloignés, pour se faire admettre, pour acheter leur sourire ; désormais, elle dépassait les limites de la bonté, elle devenait obséquieuse par faiblesse, par lâcheté, parce qu'elle allait avoir des torts peut-être, pour que tout le monde lui épargnât le lendemain quelques-uns des reproches qu'elle mériterait.

Mais la fille continuait sa route et M<sup>me</sup> Pierre devait courir derrière elle avec son herbe.

L'aveugle seul avait compté les pas que sa femme avait faits à la suite de l'autre pour la rejoindre. Il mesurait ainsi à l'oreille



le chemin, comme une humiliation pour lui et quand M<sup>me</sup> Pierre de retour s'assit :

« Elle t'a fait monter bien haut, l'orgueilleuse. »

— Mais non, mon Pierre, lui répondait M<sup>me</sup> Pierre lentement. Tu sais bien qu'elle est sourde ; elle ne m'avait pas entendue. » Et puis perfide : « Comme toi, tu es aveugle ; si tu ne dis pas bonjour à quelqu'un, c'est pas que tu le méprises. Tu le vois pas. Elle n'est pas plus orgueilleuse que toi, cette petite. »

Pierre rougissait.

\*  
\* \* \*

Mais ce n'est qu'au moment où les autres se sont habitués à être aveugles que Pierre comprit toute l'étendue de son malheur et entra dans le désespoir. Auparavant il espérait toujours échapper à son destin, à ses ténèbres par quelque détour, par quelque fissure secrète, imprévue de tous. D'une fenêtre, d'un soupirail intime tout à coup un rayon viendrait bien le surprendre, tomberait d'une minute à l'autre sur ses mains pour lui livrer encore une fois la rue, la route, la carrière, ses massettes, sa musette, comme des royaumes, des bijoux qu'on eût enfermés hors de lui dans une boîte dont il avait égaré seulement la clé.

« La clé. »

Mais ce jour-là, vers midi, seul devant sa porte, il cessa tout d'un coup de siffloter, frappa la terre de son bâton ; il en menaçait le ciel. Ce qui lui restait de vie lui parut sans délai une nuit interminable dans ce vide monotone. Il invectiva le premier passant inconnu dont il entendit le pas comme une danse impie, sacrilège qui l'eût insulté ; il l'accusa de son malheur et parce que le pas

sant ne s'attarda pas même une seconde pour l'entendre, Pierre se frappa la tête, fit trois pas, sa main gauche traçant des zigzags devant lui, comme si la violence de sa colère allait lui donner prise sur ce qui l'isolait ; il n'avait rien saisi et il venait de tomber la face dans le ruisseau. Au comble de sa défaite, un cri déchirant lui échappa, pareil à celui d'une bête. Une femme qui le vit de loin accourut, le releva, l'aida à retrouver sa chaise. Assis il joignit ses mains comme un juge : « Non, disait-il, je ne peux pas, je ne peux pas, ce n'est pas que je ne peux pas, je peux, mais je ne veux pas, je ne veux pas m'habituer à mon malheur. Je ne veux pas le supporter. Toujours « dans ce noir », cette prison ; à côté de la prison, ma prison. J'étouffe. Mais quel mal ai-je fait, moi ? Les prisonniers ont volé, assassiné et dans leur cachot il y a un petit jour. Qu'on allume quelque chose. J'étouffe. Je ne peux pas, je ne veux plus respirer « dans ce noir ». Il me semble que c'est d'air que je manque et c'est d'autre chose. Qu'on allume un peu de feu auprès de mes mains, j'ai froid. Je me chaufferai. Je me réchaufferai. Je me brûlerai. Je descendrai dans le feu peu à peu. La chaleur, c'est le commencement de la lumière ; la chaleur au commencement, la lumière à la fin. A la fin, je forcerai bien la lumière à me rejoindre, si je me jette dedans, dans le feu. Le feu brûlera ce qui m'empêche de voir et tout d'un coup je serai éclairé. »

\* \* \*

Quand il eut fini de se lamenter, il crut que la femme qui l'avait aidé à se relever allait lui dire un mot de consolation, mais elle était déjà partie, sans seulement l'avoir écouté. Il parlait tout

seul. Alors, sa colère, qui s'était apaisée à mesure qu'il parlait; lui reprit, grandit, grandit, s'envenima, l'empourpra. Encore une fois il se levait ; saisissant sa chaise, il la brandit, la brisa contre le pavé et s'agenouilla par terre, muet, pâle, tremblant, blotti contre ses deux chiens qui se serraient contre lui et lui léchaient les mains, le visage, buvant ses larmes.

\*  
\* \*

Le dimanche suivant, comme sonnaient les Vêpres, on eût pu voir, à deux pas de Pierre, M<sup>me</sup> Pierre devant sa porte, les jambes écartées, un pied sur le trottoir, l'autre dans le ruisseau. « Gentil » son amant qui était le plus riche et le plus vieux était venu la voir le premier, il y avait un moment et conservant jusqu'à la fin ses habitudes de politesse de grande Dame, M<sup>me</sup> Pierre l'appelait « M. Gentil », comme elle disait « M. Pierre ».

Bientôt elle l'envoya chercher du vin au cabaret, parce qu'elle en attendait un autre, « M. Chat » qui arriverait peut-être pendant ce temps ; plus jeune celui-ci et mieux fait à la guise de son cœur. Mais au moment même où M. Chat arrivait, elle vit aussi revenir M. Gentil avec le vin sur son bras. Elle était bien « prise ».

« Qui c'est-il donc que vous attendiez ? » lui demanda « M. Gentil », la retrouvant toujours postée.

Bourruë, elle répondit :

« Pas vous, bien sûr. » Mais il était déjà dedans ; elle l'y suivit et derrière lui qui ne pouvait la voir elle sourit à l'autre et de l'œil lui fit signe de venir boire avec eux.

Un peu plus tard, on invitait Pierre à entrer, et à partager les libations

Qu'était devenue M<sup>me</sup> Pierre ? la maquerelle de la carrière.

Qu'était redevenue M<sup>me</sup> Pierre ? Léocadie.

\*  
\* \* \*

Léocadie rentrait plus tard ; elle boudait Pierre ; elle le malmenait. Après dix heures on entendait frapper à la porte ; une fois elle descendit pour ouvrir et puis quatre fois la même nuit on frappait et elle ouvrait. Plus tard on vit tout le temps les deux hommes auprès d'elle à l'intérieur, « M. Gentil et M. Chat ». Ils buvaient. Pierre demeurait sur le trottoir, quelquefois on l'y oubliait la nuit. Rarement on l'invitait. On l'invitait à entrer chez lui.

Depuis le jour de son désespoir, il n'avait pas prononcé une parole, branlant seulement la tête et d'heure en heure soulevant une épaule ou bien il écartait les mains avec la discrétion lassée des vieux prêtres, au « Pater ».

Un dimanche, M<sup>me</sup> Pierre amena une femme sordide, la Nounette et le soir des Italiens firent leur entrée avec un accordéon et des harmonicas.

Ce n'était que chansons : « Ils donnent l'aubade. Ça distrait mon Pierre », disait Léocadie.

\*  
\* \*

Dès que Pierre n'avait plus eu de regard, M<sup>me</sup> Pierre n'avait plus eu de conscience. Elle ne s'était pas contenue et toute la rue, toute la ville voyait qui elle était. Son visage plus langoureux, elle perdait toute endurance, la santé. Un nœud trop bleu à son chapeau, comme une voile, ses navires loin remisés ; elle réussissait, coquette, à ne paraître que plus laide et en se parfumant, à puer. On frappait maintenant chez elle à toute heure de la nuit : des brigands de grand chemin, des garçons bouchers, la carrière. La Nourne et la Gargasse habitaient le deuxième.

Dans le placard vitré, ce n'était plus qu'une perpétuelle orgie à laquelle Pierre assistait, retranché derrière son rideau infernal.

\*  
\* \*

Un jour cependant, durant midi, toujours devant sa porte, sa colère s'éteignit tout d'un coup, son visage s'adoucit, ses membres se détendirent :

« Faut-il que je parte ? grommelait-il ? où aller ? je peux plus manger de ce pain et je peux pas en gagner d'autre. Tout le monde fait semblant de plus me voir. On me méprise. Pourquoi font-ils semblant de plus savoir que j'existe, de pas savoir que je souffre, tous, tous. Je sais même pas moi-même maintenant si j'y vois ou si j'y vois pas, si j'y vois pas ou si j'y vois trop. J'y vois

pas pour me servir et j'y vois trop qu'on se moque de toi, Pierre. La honte enfin me console d'être aveugle. Mon second malheur fait que j'oublie le premier ; il est plus grand ; mais si grand que je peux plus vivre. Je suis trop tout seul. Je savais pas qu'on avait beau être bas qu'on avait toujours un peu d'honneur à garder, qu'on avait beau être bas qu'on avait toujours un peu de bonheur à perdre. Et ce peu d'honneur on n'a pas le droit de le perdre. Et ce peu de bonheur, on n'a pas la force de s'en passer. Voilà, je suis au-dessous de tout ; je suis au-dessous de mon cœur, je suis sous mes pieds. J'ai perdu tout ce qui me restait et on me reproche même mon malheur, aussi depuis deux jours, je me laisse mourir de faim doucement. Non, je leur demanderai plus rien, à personne et j'accepterai plus rien de personne. Je suis ni un mendiant, ni un fainéant, ni un... moi. Quand j'appelle quelqu'un, tout le monde se sauve. Je suis Pierre. Je n'ai jamais pu dire mon mal de cœur. Mais c'est fini. J'appelle plus et si quelqu'un m'appelle, je réponds pas. Déjà j'entends les musiques et je vois les trente-six chandelles du Bon Dieu qui viennent me chercher. Bientôt je serai plus qu'un cadavre devant ma porte. Alors, ils s'apercevront peut-être que j'existais, à mon odeur. Ils seront bien obligés de s'occuper de moi, pour m'enfouir, quand je les empoisonnerai. »

\*  
\* \* \*

Le même soir, du bout de la rue, M<sup>me</sup> Pierre cherchait Pierre des yeux et ne le voyait pas. Il s'était couché sur le ventre, le visage contre le pavé, ses mains jointes dans l'encoignure. Il déli-



rait. Plusieurs fois les voisins étaient venus le tâter, mais Pierre les accueillait par des ruades.

Alors, M<sup>me</sup> Pierre pimpante alla chercher le médecin des Pauvres qui n'ordonna rien, mais dit que le lendemain, dès le matin, un fourgon passerait pour enlever Pierre, qu'il était fou.

Pierre qui avait eu horreur de l'hôpital jusque-là lui sourit comme au Paradis, pourvu qu'il franchît ce trottoir horrible des ténèbres, habité par des vampires et limité par un ruisseau « où l'on tombe toujours dedans ». L'hôpital, c'était son enfance ; son enfance, la lumière. Par instant, il entrevoyait au fond de lui des jardins avec un soleil, une chapelle avec un soleil aussi. Alors l'impatience de partir lui prenait. Il suppliait la Nourrice ou la Garçonne d'aller au-devant de ceux qui allaient venir le prendre pour l'emporter de son malheur dans le bonheur. Depuis cinq heures du matin, M<sup>me</sup> Pierre était sur la porte, guettant le véhicule, un peu anxieuse parce que, Pierre parti, les héritiers de la Boisselin la feraient jeter dehors.

A huit heures, le fourgon n'avait pas encore paru. On entendait Pierre à l'intérieur se plaindre : « Ils viendront donc pas me chercher. Ils ont donc juré de me laisser mourir dans ce noir. J'étouffe. Vieille, toi, va, je t'en prie, au-devant d'eux. Presse-les. »

Le fourgon arrivait.

On fit monter Léocadie près de Pierre.

Avant de le quitter, une fois bien installé dans son lit à l'hôpital, quand elle l'embrassa, elle le crut content pour toujours, mais elle entendit, confuse, qu'il murmurait dans ses larmes :

« Ils viendront donc pas me chercher. Ils ont juré de me laisser mourir ici. Vieille, va au-devant d'eux. Presse-les. Je veux pas mourir ici, dans « ce noir » !

\* \* \*

La Nounne et la Gargasse déménagèrent le soir même de la mort de Pierre.

Le lendemain, M<sup>me</sup> Pierre s'en va pour toujours.

Elle porte sur son épaule une croix de bois aussi grande qu'elle et à la main une lanterne.

On lui demande : « Qu'est-ce que c'est que cette croix ? » Elle dit : — « Une croix que défunt mon pauvre mari m'avait faite pour la planter sur la tombe de « maman ». Elle sera pour moi. Cette lanterne, c'est celle dont mon Pierre se servait l'hiver pour aller et venir dans la maison et se rendre avant le jour à la carrière, quand il y voyait. »

Son chapeau est garni d'une rose poivre et d'une rose rose, mais avec par-dessus par discrétion pour les voiler un morceau de crêpe qu'elle a noué sous son menton, comme un foulard.

Jamais plus elle ne reviendra.

En chemin, elle s'arrête chez Clodomir qui lui offre à boire pour la dernière fois.

Quand on lui demande où elle va, énigmatique elle répond : — « Fleurir la tombe de maman » et elle s'enfonce dans la campagne d'où elle était sortie.

MARCEL JOUHANDEAU.



